

1^{re} Année - N° 77 et 78.

15 Mai et 15 Juin 1913.



REVUE CATALANE



ORGANE DE
LA SOCIÉTÉ
D'ÉTUDES N
CATALANES



Prix : 2 Francs.



SOMMAIRE

JEUX FLORAUX DU ROUSSILLON :

Rapport du Secrétaire.....	J.-S. PONS	129
----------------------------	------------	-----

OBRES PREMIADES ALS JOCHS FLORALS :

La Oració dels Barcelonins.....	J.-M. LOPEZ-PICO	136
Gàrgoles.....	J. BOPILL Y MATAS	137
Al tornar d'estudi.....	J. BOPILL Y MATAS	138
Bese-Mans.....	J. BOPILL Y MATAS	139
Eglogues.....	Ramon RIBERA-LLOVET	140
El pastor de Cadi.....	Joseph CALSADA Y CARBÓ	141
La Reina de la Poesia Catalana Rossellonesa, Na Joanna Nércl.....		146
Plany.....	Joseph GIBERNAU	146
Cerdanya.....	Maria FIUS Y PALA	147
La Cua del Burro.....	Ch. GRANDO	150
L'ABBAYE DE SANT-MICHEL DE CUXA.....	J. AMADE	153
SANT-MIQUEL DE CUXA.....	J.-S. PONS	155
UN MAJORAL DU FÉLIBRIGE POUR LE ROUSSILLON..		156
AL EMINENTISSIM VALÈRE BERNARD Y 'LS DEMÈS FELIBRES.....	LO PASTORELLET DE LA VALL D'ARLES	157
LA SANTO ESTELLO DÈ 1913.....	Lluís PELLISSIER	158
ADEU.....	Ch. GRANDO	161
CHEZ M. BONAFONT.....	I. O.	162
MA DICHÓ.....	P. RUAT	163
PARLEMENT D'EN DELPONT.....		165
A MA CIGALA D'OR.....	LO PASTORELLET DE LA VALL D'ARLES	165
A LA CIGALE D'OR.....	Abbé HENRY	166
LA CIGALA D'OR.....	Lluís SALVAT	167
LE MONUMENT A JACINTO VERDAGUER, Joaquim CALVET		168
UNE UTILITÉ SOCIALE DES DIALECTES RÉGIONAUX	Edmond LAGARDE	169
EPISTOLA AL REY.....	Pau BERGA	179
MAI-JUIN.....	Joan BADUA	183
LIVRES ET REVUES.....		184
LES CATALANISMES A L'ECOLE.....	LOUIS PASTRE	185
SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT A JACINTO VERDAGUER.....		192

Toutes les communications doivent être adressées
au Secrétariat de la rédaction, 8, Rue Saint-Dominique, Perpignan

Les Manuscrits non insérés
ne sont pas rendus.

REVUE CATALANE

Les Articles parus dans la Revue
n'engagent que leurs auteurs.

Jeux Floraux du Roussillon



Rapport du Secrétaire ⁽¹⁾

En célébrant des Jeux Floraux, nous avons recherché une manière de manifestation cordiale entre les Catalans d'Espagne et les Catalans de France. Et si les « Quatre Barres » et les couleurs de Jemmapes ne se croisent pas aujourd'hui au vent des Pyrénées, il nous plaît d'unir nos deux langues romanes. La langue française trouve ici une occasion de louer la catalane. Qui pourrait donc s'étonner de rencontrer deux sœurs dans la même maison? Les plus intransigeants des catalanistes s'en réjouiront; et n'est-ce pas l'un d'eux qui proclamait naguère la Catalogne *trilingue*? L'élite catalane se distingue d'ailleurs par une belle compréhension des langues novolatines; un constant désir de culture la domine. Si elle étudie dans son admirable essence psychologique la poésie d'Ausias March et dans leur naïve et lapidaire stylistique Joanot Martorell et Bernat Metge, elle ne veut rien ignorer des littératures méridionales et même septentrionales. Elle prépare une période classique. Pour assouplir chaque jour davantage la langue, pour en relever l'esthétique, en assurer le purrenouvellement et la défense et l'illustration, on traduit les Olympiques de Pindare, et les Pythiques et les Néméennes.

Comme Carducci dans ses *Odi barbare*, on dérobe à Horace le secret de ses rythmes; on goûte le vin de sa villa. On n'oublie

(1) Nous tenons à remercier ici M. Pagès y Rueda, de la *Yeu de Catalunya*, de l'intérêt affectueux qu'il a bien voulu prêter à nos Jeux-Floraux. Nous le prions de trouver notre bonne reconnaissance dans cette simple mention.

point Virgile et ses églogues polies (2). On aime les élégies romaines de Goethe, et le vaporeux Swimbume, et Ruskin et d'autres encore. On s'prend surtout de constructions géométriques, car on est grec et méditerranéen, et cela, on l'affirme avec une assurance qui déconcerte; les îles de Majorque deviennent une nouvelle Lesbos.

Vouloir hausser la littérature catalane à l'altitude des grandes littératures est assurément une tâche merveilleuse; un tel désir témoigne de l'esprit aventureux de notre race. Et c'est aussi un merveilleux rêve que d'entrevoir au loin la Cité, devant l'éternelle mer violette.

Or, les Jeux Floraux du Roussillon ont été honorés de quelques poésies où vibre cette âme nouvelle; ils ont été favorisés. Nous avons eu la visite de véritables poètes; et que voilà un rare privilège pour des Jeux Floraux!

Le Jury remercie J.-M. López-Picó de son *Oració dels Barcelonins*; il a aimé dans ces vers métriques la solidité grave de la langue et la sérénité et l'espoir de la pensée. Les livres de López-Picó forment une œuvre originale et inattendue; on sent que cet écrivain a étudié Ausias March, qu'il a retenu de ses *Obres d'Amor* les dons de l'analyse et de l'austérité; et il a souvent allié à cette conception catalane la ligne pure des épigrammes anacréontiques. Son *Oració dels Barcelonins* pourrait être justement placée comme postface de ses *Poemes del Port* dont nous avons loué la netteté ici même. Les anapestes, nombreux, se joignent et imitent les égales inclinaisons des vagues, uniformément répétées. Parfois, pour le grand désespoir des oreilles qui ne veulent trouver dans la poésie qu'une musique ou plutôt qu'une mélodie indépendante et routinière, le vers s'allonge, s'allonge, et les anapestes pressent et reculent le trochée final, comme ces lignes droites de lumière, jaillissant du port jusqu'à l'horizon.

Cependant, ce n'est point tant par le rythme que cette poésie se recommandait à nous; c'est surtout par sa noblesse spirituelle. Et le lecteur qui ne sera pas sensible à la première de ses qualités ne saura se méprendre sur la seconde.

(2) Les Bucoliques de Virgile, per C. Ribes-Bracóns, Barcelona 1911.

Le jury a également remarqué trois poésies : *Gárgoles*, *Besa-Mans*, *Al Tornar d'Estudi*, qui portaient la marque d'un véritable artiste. On ne s'y trompe pas. Leur auteur, J. Bofill y Matas, s'est montré fort éclectique dans son envoi. Ses *Gárgoles* sont dignes des poèmes les mieux sertis, les plus vénitiens de Théophile Gautier ; la magie du mot juste et de la rime martelée s'y affirme admirablement, et jusqu'au dernier vers la suggestion nous domine. Son *Besa-Mans*, au contraire, nous fait penser aux images de la poésie symboliste ; la flottante grisaille de la forme des « estramps » s'illumine parfois de tout l'éclat d'un travail d'émaillage : la dame est invisible, dans les baisers discrets de l'ombre ; et ses mains l'annoncent, ses mains qui caressaient le diaphane épi du jet d'eau... Enfin, son *Tornar d'Estudi* est naturaliste, d'un naturalisme de poète, et la langue en est familière. Impressionnisme et naturalisme, lignes fermes et délicates évocations — un peu ténues, peut-être — admirable science de la rime, tels sont les dons multiples de la poésie de J. Bofill y Matas ; nous le saluons ici comme l'un des maîtres les plus sûrs de la jeune école.

C'est par des œuvres d'art, deux terres cuites qui portent la signature du grand artiste catalan Gustave Violet, que le Jury récompense les œuvres d'art de Bofill y Matas et López-Picó.

Si ces deux derniers poètes sont citadins, et des citadins d'une exquise « urbanistas », les *Eglogues* de Ramón Ribera Llovet révèlent un ami des montagnes catalanes. Ses *Eglogues* sont à proprement parler des pastourelles ; et elles évoquent pour nous les « serranillas » du voluptueux et truculent archiprêtre de Hita, avec beaucoup moins de réalisme, avec beaucoup plus de mélancolie.

Le Jury du Roussillon a surtout remarqué les parties iv et v, et a décidé de les publier dans ce numéro spécial ; il lui a paru que les premières parties étaient trop uniquement et minutieusement descriptives ; il aurait voulu plus de relief dans l'idée, plus de condensation dans les images. Mais comme la langue est ici solide et franche dans sa simplicité ! Nous regrettons de ne pouvoir attribuer qu'un accessit de première série à Ramón Ribera Llovet, qui est un poète.

El Pastor de Cadí de J. Calsada y Carbó nous a paru remplir la plupart des conditions voulues par l'obtention de la fleur

naturelle. Dans l'esprit du Jury, la fleur naturelle doit être réservée à la poésie amoureuse, pastorale et simple, la poésie de la jeunesse du cœur. Or, le poème de Calsada y Carbó est d'une fraîcheur réelle ; et, sans malice, il est un peu « Bibliothèque rose », ce qui ne laisse pas d'être charmant. On en jugera : Près du silence des étangs, sur les hautes cimes et dans la nuit, le « rabadá », attend Marie-Annette à l'heure convenue. Marie-Annette sera servante à la ville, mais elle assurera à son promis qu'elle n'oubliera point les blanches perdrix des cimes et la pureté des neiges. Elle reviendra dans ces solitudes avec son ami ; et ils les parcourront comme deux isards perdus. Elle reviendra. Et tandis que souffle le vent des nuits, chargé de résine et de buis noir en fleurs, le « rabadá » demande aux haleines de la montagne de protéger Marie-Annette, la petite servante catalane.

Cette histoire est un joli rêve ; Calsada y Carbó ne la raconte pas toujours dans une langue très personnelle ; on observe quelques longueurs, des strophes d'un art désuet ; et même certains passages appartiennent proprement à la prose ou au drame, et non au chant lyrique. Mais il s'en dégage parfois un charme émouvant ; et l'un des membres du jury a justement rappelé à son propos *Terra Baixa*, le drame rural d'Angel Guimerà.

Décidément, le ruralisme ne veut pas mourir ; mais ce n'est pas nous qui nous en plairons. La montagne catalane reste toujours la grande inspiratrice : les sources des étangs bleus ne sont pas taries.

Il semble bien qu'en adressant des poésies aux Jeux Floraux de Roussillon, les catalans d'Espagne ont surtout pensé à la ligne de montagnes neigeuses que l'on aperçoit de l'admirable plaine ampurdanaise.

Les neiges feront surgir les végétations heureuses des vallées, mais les neiges de notre front, hélas ! ne sont que les annonciatrices de la mort. Tel est le sentiment que développe Joseph Gibernau, avec un rythme fort approprié ; et bien que la langue de son *Plany* soit fort humble, la note en est juste et simple ; et le Jury a récompensé d'un prix de seconde série cet auteur modeste et sincère.

C'est encore Calsada y Carbó qui nous dit les transformations

de la neige ; sa narration est harmonieuse, fort correcte et louable, mais c'est une narration. Nous retrouvons les mêmes qualités, de la sonorité et de l'emphase aussi dans *El Cant de les Neus* de Domingo Saló y Salas.

Le poème cosmogonique et patriotique de Manuel Ancántara Gusart « Montanyes de l'amor », où se mêlent assez heureusement et trop visiblement aussi la fantaisie de Verdaguer dans l'*Atlántida* et la suggestion des rythmes de J. Maragall dans *Enllà* n'a pas paru original au Jury, mais il a été remarqué.

Et pourquoi encore Fius y Palá a-t-il repris dans son petit volume inédit, « Cerdanya », la plupart des légendes pyrénéennes, qui ont déjà trouvé une forme apparemment définitive dans Verdaguer ?

N'a-t-il pas redouté la comparaison, pour ne pas dire le contraste ? Cependant Fius y Palá a chanté les abondantes rivières, les heureuses moissons, les pèlerinages. Sa poésie est éloquente, mais beaucoup trop ingénieuse et extérieure.

Ses muses sont l'Agriculture, le Commerce et l'Industrie. Nous ne pensons pas que les neuf muses authentiques acceptent dans leurs bosquets ces trois allégories. M. Fius y Palá nous apparaît surtout comme un homme d'action ; et l'accessit qui lui est décerné prouvera que nous apprécions hautement ses généreuses idées.

Par ailleurs, nous ne parlerons pas davantage des nombreuses poésies éliminées. A défaut d'autres qualités, la plupart nous prouvent la fraternité sincère des catalans d'Espagne à notre égard. Ceci nous console de cela. Et vraiment, les poètes sont plus intéressants que les diplomates.



Les envois de la section « Prose » ont déplu sans doute au Jury, car il n'a pas cru devoir leur attribuer quelque récompense. Et cependant, certains de ces envois étaient volumineux. Des pages intitulées « Per una rondalla » et venues de l'Ampurdà ont paru écrites sans souci de la composition, et pleines d'idées adventices ; des étymologies d'imaginatif et des notes de topographie obscurcissaient une légende de dragons et de géants, que

devait connaître Verdaguer, lorsqu'il décrivait le voyage aérien et souterrain de Gentil et de Flordeneu. L'heure n'est-elle pas venue d'étudier les éléments fournis par la légende dans le *Canigò*? Voilà un travail qui mériterait de tenter les plumes roussillonnaises.

Les contes qui sont réunis sous le titre « Xollats » nous font vivre quelques heures à Reus. Ce sont d'amusantes galégeades ; vainement, nous y avons cherché une phase bien modelée. Quant aux proses roussillonnaises, avouons qu'elles sont hésitantes et pauvres, sans plus. A leur tour sentimental, elles joignent malencontreusement les tournures françaises. On a écrit chez nous des contes qui sont merveilleux parce qu'ils gardent une étonnante saveur de rusticité, et sont soutenus par l'esprit folkloriste ; mais nous attendons encore un véritable prosateur, un créateur de langage personnel et vibrant.

Dans la section des « Monologues » nous avons été heureux de remarquer une page bien conduite de Charles Grando ; ce « jeune » commence à esquisser une galerie plaisante et animée de types populaires : le gitano déhanché y coudoie la midinette aux lèvres de pourpre ; les galopins se campent sur leur sabre de bois, et mènent la ronde autour de l'ermite raisonneur. L'esprit d'« Un tal » n'est pas mort, puisque Charles Grando a le sens du mot pittoresque et de la vivacité. Il s'essaie aussi à la poésie catalane : ses poésies ont un vol de papillons légers ; et sur le revers des ailes, au hasard d'un soleil d'avril, on voit parfois quelques points d'or. C'est ainsi que sa poésie *Adeu* (1), un peu tenue, un peu embarrassée encore, contient à la seconde strophe une image de goût mistralien.



Cette lueur d'image, cette étoile annonciatrice dans la grisaille de la nuit qui s'efface, c'est aujourd'hui le seul apport du Roussillon. Nous offrons peu de chose aux écrivains d'au-delà des Albères bleues, en retour des leçons d'art que nous donne López-Picó, le poète austère d'« Amor-Senyor, » et Bofill y Matas, le

(1) Voir plus loin dans le présent numéro.

subtil joaillier franciscain de la « Montanya d'Amethystes » ; il ne faudrait pas que nos voisins puissent en conclure que la poésie catalane est peu vivante chez nous : ce serait encore une erreur de croire que cette poésie est simplement « floralesque » comme on dit là-bas, et qu'elle ne sait pas s'élever au-dessus d'un régionalisme extérieur, et impersonnel, celui des vieux thèmes : Patria, Fides, Amor. Si, d'une façon générale, il est vrai que les meilleurs d'entre nous, ceux qui ont l'esprit athénien, écrivent en français, nous avons l'orgueil de croire que l'effort roussillonnais ne doit pas être vain. Mieux que beaucoup d'autres régions catalanes, le Roussillon est à même de comprendre l'état le plus subtil de la sensibilité française ; il lui suffira d'en verser le vin généreux dans les rouges amphores natales. (1) Et la sensibilité roussillonnaise elle-même, où se fondent l'austérité catalane et la plaisante et aventureuse joie du pays provençal, cette sensibilité, qui nous est propre, saura bien trouver quelques jours sa naturelle expression.

Mais pourquoi parler de demain ? Aujourd'hui, si le Roussillon n'est pas représenté par un poète dans ses premiers Jeux Floraux, il le sera du moins par les catalanes si vraies, si harmonieusement tanagréennes, eurythmiques et rudes à la fois, du sculpteur-céramiste Gustave Violet. Ce sont ces statuettes qui porteront au-delà des Albères, dans leurs peplos d'argile, le sourire en fleurs de notre pays. Et mieux que tous les poèmes, elles sauront dire que l'âme catalane y est singulièrement vivante.

Joseph-Sebastià PONS.

(1) Les traductions de Pierre Ronsard et d'Edgard Poë, publiées ici même par Paul Bergue, nous donnent surtout les meilleures raisons d'espérer.



Obres premiades als Jochs Florals



A) POESIA (primera serie)

I. — Premi d'en Gustau Violet

La Oració dels Barcelonins

Lema : *De la fe mediterranea.*

L'esperit se m'omplena vora 'l port, de la gracia profunda
de la mar reposada que 'ls sentits va guanyant-me.
Dintre meu les imatges, com el pas d'unes veles gonflades,
signen vies novelles à la llum que 's desvetlla.

Mes, presento qu'un dia, com les veles que 'l vent no governa,
les imatges sonores seguirán la feixuga
lley de l'ombra implacable.

Feu llavors, Senyor, que ma vida
s'extingeixi serena vora 'l port que tant amo ;
y que l'ànima meua 's desplegui com l'ultima vela,
y un cop més pugui veure la ciutat vigilanta
y aquells pins que la guarden y han après el seu nom per cantar-lo
quan la son vol abatrels y ells més cal que la guardin.

Feu, Senyor, que jo us trovi dins del mar no molt lluny de la
perqué encare que 'ls homes ja de mi no 's recordin, [platja,
vuy saberlos tot'hora ben nodrits de l'heroica presència
de la mar hont reposa tota vostra mirada.

J. M. LÓPEZ-PICÓ.

Premi d'en Gustau Violet

Gàrgoles

De la Séu de Barcelona

Com un aixam esquiu
¡ oh gàrgoles ! encara
de la virtut de l'ara
per tots indrets fugiu.

Ab unicornis fronts
y ventres de sirenes
y exòtiques esquesnes
y ques de tritons.

Y ab ales d'aligot
y llargues barballeres,
sembleu les missatgeres
d'un gentilisme ignot.

Obriu extranyament
la gola assedegada
y ab vostra gran llargada
caixelageu l'ambient.

Quiscuna ab els unglots
té contra els murs opresa
la diminuta presa.

Us broten escardots
del caire del cervell,
y de les boques tortes

us pengen arrels mortes
y plomes d'orenell.

Si, avans, de qua d'ull
reptaveu al prohisme,
avui, del gentilisme
heu deposat l'orgull,

y, ab indolent aplom,
us acolzeu als ràfecs
y soporteu els xàfecs
qui, sobreixint del llom,

us vessen fil a fil
com una cabellera
qui us fa més ploranera
la corva del perfil.

No mes en la quietut
de la nocturna calma
reconqueriu la palma
de vostra fortitut.

Llavors, ab un calfret,
contemplo rublicada
ab vostra perllongada
penombra, la paret.

J' BOFILL Y MATAS.

Al tornar d'estudi

Idili.

Tornavem d'estudi
plegats els germans.
Per digne preludi
picavem de mans.

L'escala era humida.
Pujavem corrents.
Del pati, la dida
cridava : — ¡ Dolents... !

Cedia la forta
cadena del pis,
trucant a la porta
set voltes o sis.

Cosia la mare
devora un balcó.
Mostraba la cara
nimbada en claror.

De tant que 'ns peixia,
li davem un bes.
La gata fugia
de veure 'ns no mes.

Y feiem, ab una
cadira, un cavall.
Guaitaba, ab sa lluna,
l'armari-mirall,

ab una lleugera
grisor d'inquietut.
D'a sota l'aiguera
ne treiem l'embut,

y, a sobra la testa
posant-me 'l a tall
de casc, a la festa
corria el cavall,

a l'épica sorra
d'un fácil tornetg.
De tant salta y correr,
sentia basquetg.

—Y doncs per qué plores?
Deixant, al silló,
mitg fetes les vores
d'un blanc toballó,

venia la mare,
treient-se el didal.
De veure 'm la cara,
sab ia el meu mal.

J. BOFILL Y MATAS.

Besa-Mans

Lema : *Pygmalion.*

Pàl-lides mans, afilades boirines,
vostra endolada senyora, perduda
d'un passadiç en la fosca discreta,
¡ Com us allarga endevant, generosa !
Ella es encare invisible, qu'enlaire
l'anuncieu com parella de tortres.
Pàl-lides tortres d'amor, d'ovirar-vos,
vostra senyora endevino en les ombres.

Vostra senyora endevino, la testa
feta endarrera del bes de la fosca,
ab un esguart tan immòvil qu'escolta
y ab una boca signada de resos.
Pàl-lides mans d'alabastre, imagino
vostra senyora, puríssima y núia,
amanyagant la diàfana espiga
del brollador, com un ceptre de fada.

L'aigua s'encrespa del frec de les ungles
y 's bada el raig com un iris de pluja.
Vostra senyora somriu y tremola
del refrigeri diví qui l'inonda.
Vostra senyora somriu y devalla
del pedestal, feta dona sensible,
y ab dignitat supernal us allarga,
pàl-lides mans, per que us ompli de besos.

J. BOFILL Y MATAS.

II. — ACCESSIT de primera serie.

Eglogues

Lema : *De la terra.*

IV

- Aont es aquella moça que trascava avans aquí
i ens servia les viandes i ens posava en fresc el vi ?
— Ai, company, parleu d'anyades ! Les serventes dels hos-
quan se veuen aixerides se n van a les capitals. [tals
— Era una moça espigada que m tenia enamorat
i trespava alegre i franca am sonriure esbojarrat ;
les seves fresques rialles esclataven ressonant
i cada gest seu floria com un desig excitant.
— Bon company, d'aquesta noia jo res vos en podré di
perque totjust fa una anyada que, al passar, m'aturo aquí.
— Que bé la recordo encare quan solia tallà l pá !
de les llesques que élla feia tots ne voliem menjà.
Era tota una alegria i era un bell raig de clarò.
— Pregunteu per élla al avi que vos en darà raó.
— Aont es, avi, la moça que trespava avans aquí ?
— Va enganyarla un miserable i amb un altre va fugi.

V

- Oh les nits serenes del pròdic estiu
que records m'evoken d'altre temps passat
i amb elles m'hi esplaio i l llavi hi sonriu
per l'ardencia boja d'un goig anyorat.
En totes les coses que la lluna aclara,
com avans hi oviro la visió suau
i m'apar mes bella-nostre terra mare
i mes plé d'estrelles aquest cel tant blau.
Desde la finestra del hostal quiet
estenc la mirada cap a l'horitzó
i la fantasia remembra el secret

d'una nit serena plena d'ilusió.
Oh aquest verd de vinyes que s perd cap enllà !
l'ànima s'hi frisa per trovarshi endins
com en temps de joia — que no tornarà —
per seguï am l'aimada tots aquets camins.
Oh aquesta cadena d'arbres fruiterars
qu'esgranar podrien els mellors records
viscuts entre somnis d'uns dies ben clars
que per l'estimada d'altre temps, son morts.
En el gran misteri de la nit plaent
reviuen els somnis i el llavi sonriu ;
somnia i rialles que s'endurà el vent
en les nits serenes del pròdic estiu !

RAMÓN RIBERA LLOVET.



B. — POESIA (*segona serie*)

III. — Flor natural. oferta pen J. Bartre, d'Ille.

El pastor del Cadi

Lema : *Dolsa montanya.*

En la voita del cel hi parpellejen
els estels argentats. Per la montanya,
el vent hi campa còm un poltro lliure
corrint enjogassat. La nit es calme...
la nit es calme còm el dols ensomni
d'una verge ditxosa. El llac s'encanta
rodejat del silenci de la serra,
y ni un sol tremolor remou ses aigues.
El pastor jove espera a Mariagneta...

(1) Nous tenons à remercier M. Jean Bartre, fleuriste à Ille, qui a bien voulu, avec l'amabilité qui le caractérise, nous offrir la fleur naturelle destinée à couronner la pièce qu'on peut lire ci-dessus.

S'han donat un mot breu pera trobarse
prop de l'estany, ont — la llegenda conta —
hi van les gojes a filar la llana
que 'ls anyells deixen entre les garrigues,
y en fan vels lleus com un teixit d'aranyes.
El pastor no les tèm. No les ha vistes,
pró sab que no fan rès... Filen y canten
ab una veu tant suau, que sols la oeixen
els pinetons y abets de la montanya.
El pastor jove espera a Mariagneta
que s'en va a la ciutat al rompre l'auba.



— Ves a ciutat — diu el pastor. — Som pobres.
D'altres havem de recullir les sobres
per heure un mós de pá.
Ves a ciutat. Jo 'm quedo en la montanya,
car ja 'n tinc prou ab una humil cabanya,
la fona y el meu cá.

Açí t'esperaré tota la vida.
La paraula donada y recullida
paraula ferma n'es.
Ací tenim la pensa mès honrada,
y lo que prometem una vegada
queda sempre promés.

Si visqués en el plá m'hi moriria.
El mal vent de ciutat m'hi assecaria
com una flor dels cims.
Tinc la sang de pastor. Perxó, per viure,
me cal com els issarts trespasar ben lliure
per gorcs, afraus y abims.

Tu viuràs a ciutat tota anyorada,
jo, anyorat, creuaré la serralada
ab el remat y el gos.

Pensaré sempre en la presó que 't tanca.
; Si diuen que a ciutat fins l'aire hi manca
y el cel hi es tot boirós !

No hi trobaràs les flaires de reina,
ni l'aigua hi será fresca y cristallina
còm la d'aquestes dèus.
No veuràs pasturar les perdius albes,
ni culliràs, ab mi, rams de vidalves,
mès blanques que les neus.

T'anyoraràs per veure el panorama
d'aquestes postes belles, quan s'inflama
tot el llunyá horitzó,
y vèus que 's torna rosa la congesta,
y el sol posa en els núvols una vesta
de porpra y vermelló.

No 't corpendran les coses grandioses.
Les blanques neus, les boires cotonoses,
el congriament del grop,
ni el bràm afròs de tortes torrenteres,
ni el só del tró fent estremir cingleres
ni l'udolar del llop.

Allá a ciutat no se que 't puga plaurer.
No hi s óestat mai ni crec que hi vaja a raurer.
! Jo só y seré pastor !
Diuen que allá, quan les passions exclaten,
els homens s'aborreixen y se maten
per una ambosta d'or.

Més tinc por que ton ànima ignoscenta
trobi la vida de ciutat plascenta
y oblidi's ton pastor.
Que al véuret sola, feble y indefesa,
els uials d'algun llop ne fassin presa
de lo qu'es mon tresor.



— No tinguis, pastor meu, cap llei de por,
qu'es ben teu el meu cor,
Diu Mariagneta trista.
; Que hi fa que la ciutat sigui tant bella !
Ni tu ni jo l'hem vista,
? Pró creus que ho será més que la montanya ?
Açí he nascut, açí m'he fet donzella...
Allá a ciutat, m'hi he de trobar estranya.

M'anyoraré, ja ho sé,
Mès aleshores jo retornaré,
y al trobarme de nou per aquests cims
teninte al meu costat,
trespasarem vora vora dels abims
com dos issarts perduts.
Tu y jo, ben sols, per eixes solituts,
despertarem els adormits ressons
ab l'esclat dels petons
que 't donaré ditzosa, pastor meu,
y ens somriuran els mistics pinetons
y el pic qu'ens sotja encaputjat de neu.
Y quan el nostre amor sia beneit,
quan els besos canviats hajan florit
a dins de mes entranyes,
tot cantarà la joia del aimar,

y en el silenci grat d'eixes montanyes,
que trencaran tant sols les nostres veus,
veurem extesa sota nostres peus
la ciutat aborrida
qu'ens ha fet més plascenta nostre vida.
No temis, pastor meu...
Mentres hi haja un cel blau
y montanyes, y pins y claps de neu,
ambient plé de claror,
y un silenci suau...
y haja remats albins y haja pastor,
seré teva, ben teva, mon amor...



En la volta del cel hi parpellejen
els estels argentats. El llac s'encanta
rodejat del silenci de la serra,
y ni un sol tremolor remou ses aigües.
El vent gelat, mateix que un poltro lliure
campa pel rás, portant entre ses ales
perfums de boix florit y de reïna
y se 'ls endú vers la ciutat llunyana.
— Pórtali sempre — diu el pastor jove —
quan estiga a ciutat tota anyorada,
aquest perfum suau que vivifica,
fes que pensi a tot' hora en la montanya,
fes que torni de nou per eixes cimes
del Cadí tant florides y tant magnés,
que 'l plá aborrit la perdi pera sempre
y la guanyi, per' mi, la serralada
ont nostre amor hi farà un niu de bresques...
Fesho tu, oh dols alé de la montanya.

Joseph CALSADA Y CARBÓ.

La Reina de la poesia catalana Rossellonesa

Na Joana NÉREL



El guanyant de la Flor natural, Joseph Calsada y Carbó, autorisant el Jurat a nomenar la Reina de la Festa, el Consistori dels Jocs florals de Rosselló ofereix el titol de primera Reina de la poesia catalana rossellonesa a l'agraciada damisela NA JOANA NÉREL, de Perpinyá. (1)



IV. — Premi del Consistori

Plany

Lema : *Mirant el Pirineu.*

Avui he vist el Pirineu
cobert de neu
i m'ha vingut tristesa
al recordar ab desconhort
mon front avans coronat d'or
i avui cobert pel vel de la vellesa.

Si jo sabés qu'aquesta neu
fos com la neu del Pirineu
que hi naix avui i demà es fora !...
Pero la neu que hi há en mon front
me fa memoria de qué al món
he de donar l'adeu, i per 'xó mon cor plora

(1) Nous tenons à exprimer ici à M^{lle} Jeanne Nérel, notre charmante compatriote, toute notre reconnaissance pour avoir bien voulu accepter le titre de Reine de la poésie catalane roussillonnaise, que sa grâce personnelle, non moins que son talent littéraire, bien connu, lui font mériter sans conteste.

La primavera arribarà
i al Pirineu no hi quedarà
de neu tan sols ni l'ombra,
i la blancor dels meus cabells
qu'ans l'or tenia enveja d'ells
sols se la emportarà la mort que tot ho escombra.

Tot es inútil, tot en vá,
ja cap istiu puc esperarà
ni cap mes primavera
que fassi fondre la blancor
d'aqueixa neu que 'm glassa el cor,
que 'm torni tal com era.

.....

Al veure avui el Pirineu
cobert de neu,
m'ha fet venir tristesa.
Que felis fora si igual qu'à ell
pogués fer fondre un sol bell
la neu que hi hà en mon front, la neu de ma vellesa !

Joseph GIBERNAU.



V. — ACCESSIT del Consistori

Cerdanya

Pau.

.....
Regala á mans besades aquesta exuberancia
de vida, qu'es ta anémia, volguent la contenir ;
serás mes fort si dones els fruits de ta abundancia,
y ab ton vigor nous essers farás viurer y glatir. —

Aixis un jorn espléndit, d'albada gloriosa
al gran Carlit parlava veu sobrenatural ;
era una fada nova : l'estany de la Bullosa.
la veia passejarse alegre, angelical.

Les fades rutinaries disputantli la presa
y acorralades totes reculen cap amunt :
á pam á pam li surten cad'una á la escomesa,
mes ella les enjega á cada colp mes lluny.

Se 'n pujen perseguides al llach de Comalada :
se 'n van al Espany Negre per l'aigua deturar :
mer per l'espay retrona la forta barrinada
que fá com una bolva la serra trontollar.

Rujant amunt recorren sos llachs y sos dominis
mes per damunt se 'n puja la polvora y 'l fum :
que 'l jorn suprem arriba dels negres estermis
y envolta la montanya claror de nova llum.

A mida que reculen plorant y temerosas
comensa un' era nova, la lluita del treball ;
y s'alça un mur ciclópich al fi de les Bulloses
que 'l bras del home aixeca á pichs y colps de mall.

Ja cada jorn comensa titánica batalla :
la ciencia esclavissantne les forces naturals :
y va creixent l'altiva y atlética muralla
de fonaments, d'alsada y gruixos colossals.

Com Faraó que un dia tot allargant els brassos,
altivol contenia les aigues del Mar Roig,
aixis el bras del home al aigua posa embrassos :
dirian nostres avis si l'home 's torna boig,

Resclosa gegantina de pit de ferro y roca,
de fonaments atlétichs y espatlles de gegant,
clourá en sun puny les aigues que la montanya aboca
per esmunyirla á gotes qu' ella anirá contant.

Aixis, desde son trono el mitg de la montanya,
escampará sa forsa, sa vida y sa saó,
donant la forsa elèctrica fins al confi d'Espanya,
y regará les vinyes y camps del Rosselló.

Llavors veurá l'industria com fa guerra á la guerra ;
per eixes serralades será un etern encis :
la veu del Treball noble voltant tota la serra,
aixordará les màquines de guerra á Mont-Llouis.

Y tu, Carlit altivol, alsant ta blanca testa
l'iris d'amor dels pobles veurás en ton cel blau
y será nit y dia per tu etern jorn de festa,
l'immensitat omplintne ab l'himne de la Pau.

M^{re} FIUS Y PALA



C) PROSA

Ni premis ni accéssits en la secció « Prosa », les composicions
rebudes no tenint qualitats rellevants.



D) MONOLECS

VI. — Premi

La Cúa del Burro

Lema : *L'alegria es la riquesa del poble.*

Aquet dia, en se llevant, la Cosconilla havia dit al seu home :
« Mira, caldria fer esquilar el burro. »

« — Ca! ja m'ho guanyaré, jo! », havia respost en Parète.

Prou, prou..., en 'bent esmorzat, estacava la bestia su 'l pas de la porta, an un anella de la paret, i... tz-que... tz-que..., vingui pel i fora... !

Cal dir qu'En Parète Coscoll tot ho sabia fer. Desde sé pas quan d'anys que era à Sant-Feliu, casibé mai havia tingut menester d'un obrer. Ell pintava, blanquia, enrejolava, hasta crec que fregava i feia el llit. Lo que hi ha, és que alguns l'havien vist à mollar bugada. Amb aquet si que marxava poc el comerç !

Anava esquilant dins la frescor de la matinada, temperada per un sol calentiu de maig que rajava del caire d'un taulat vehí, quan, lluent i tibet sota la seua blosa nova i recte de cutil blau, va eixir un noi, un gallart de noi negre i panxut, que cridava à cada cantó, en maneiant un parell d'estisorasses : « Esquilar ! esquilar pel ! »...

Arrivant vora el Coscoll, va quedar suspès i, se 'l mirant :
« Ai ! li va dir, que seu gitano vos també ? »

— « Ara, ara, va fer el Coscoll, vostè s'enganya, mes si tant tant li feia pler, també li ballaria la xinxirinxina ! » I deixant la bestia, va risquar dues o tres voltes de puntetes, acompanyades d'un repicadiç delicat dels punys sota les barres...

— « Ai, escusi home ! mes m'ho pensava... ; com esquila tant bé, sens ni una escala !... Es vostra la bestia ? »

— « Ja ho crec ! » I van fer petar la xarrada. Tot s'enraonant ne van venir à parlar de la recolta :

« Ja n'és d'enganyistero 'l cel, se posava el Coscoll ! Bé n'esgarri de sembrats i de dalls falta de coneixer el temps ! La dona va dure sols de montanya, mes fa estona que plou quan se tanquen ; i aqueixes coses de trocalembot que marquen el temps en francès son d'agafa-sóus ! »

— « Aixó vos tracassa? » va respondre el gitano que ja flairava algun torn à jugar... Ai, home! teniu aquí un burro barometric, un burro-que n'és pas cap! »

« — I com aixó?

« — Escolteu-me. Veieu la cua?

« — Si! Les à fot si 'l comprinc?

« — Toqueu-la. Que hi trobeu?

« — Me sembla que és com qui diria una cua... com una altra...!

« — Vagi! No 'n carallegeu! Es humida ó no?

« — Es ben seca.

« — Doncs ferà sol!

« — Pot-ser? Finota! Cuita, baixa! Escolta lo que diu En Manel!

I davant dels Coscolls bocabadats, el gitano ruat explicava amb misteri, à poc à poc, se posant un dit su 'l front:

Cua seca: bon temps.

Cua molla: pluja.

Cua gelada: fret.

Cua en l'aire: vent.

Cua boja: temporal.

« El burro, l'estaqueu defora cada nit. En vos llevant, li toqueu la cua. Ja sabreu allevores quin temps s'ha de girar. Ai, home! proveu l'enginy i me 'n direu noves! Are, hé! xut i calla, que pels altres seria cinc pessetes...! »

I 'l genfotre, segurt d'haber tosquirat un burro d'altra mena, els va deixar sus d'un adeu rialler i ponyatero de pillo content d'ell mateix.

— « Que vols que t'hi digui, Parète, me 'n poc pas avenir », deia la dona, tot montant l'escala.

— « Vols te callar! Pus dalls esgarrats, los sembrats reixits, val diners aixó! » I la seguint per l'abraçar, va ser, tot guimbant esgrehons amunt, una trepitjada alegre d'esclops com mai la casa n'havia retronyit. I qu'alegria! I que gamarotxes!

Se 'n anaven les nou de la nit quan lo Coscoll, que havia eixit à pendre la tassa com si fos diumenge, va tornar à casa, trempat i un bri content, amb una dotseneta de crics à la panxa. Tot

xipoter que era, s'havia guardat la llengua à la potxa. Arrivat al seu debaix, va desfer la bestia, la va estacar à la serena i, després de l'haver amanyagada un tansipoc, se 'n va anar à jaure mès joiós que un rei.

Ara tothom dormia. La nit era quieta. Dins l'espai s'esvaneia en harmoniosa fressa el clapotejadiç de la fonteta vehina. Lo Coscoll somiava, coant dolçament lo mam...

.....
Antes de l'alba, marit i muller eren desperts. Lo xarriqueig llunyà dels carruatges omplia la vall...

« — Capde ! Fa humit, Parète ! va fer dins un bedall la dona. Sabes lo que ha dit En Manel ? « *Cua molla, pluja ! Anem à mirar el burro ! Veiam lo que serà !* »

Les calces, un tricot, unes fandilles,.. mig descordats, ell devant amb l'escrit als dits, ella darrera amb el candelere encès, en tres salts van ser al carrer :

— « Faba ! Fès llum ! hont és ?

— « Qué, la cua ?

— « Seran figues d'un altre cistell !... Sé que 'l veig pas !

— « Ai, bon Deu ! no l'haurán pres ! Quina desditja ! »

Mentres dormien, aqueixa crusta de Manel se 'ls-hi havia emmenat el rossí. An aquesta hora era lluny.

Primer lo Coscoll el volia ficar devant del jutge. Mes, ben repensat, de por de ser la riota de l'endret, s'ho va tenir calent.

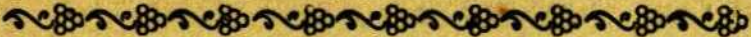
Desde aqueix dia, el noi poca vergonya ha tornat sé pas quan de vegades à Sant-Feliu. Passa alli tibat, com si rès no era, tot xiuletejant, amb un aire de mofa : « Ai, ravec meu » ó « La Titona ». I vinguin besties à tosquirar.

Mes del burro, se 'n és pas mès vist ni palla ni pols.

Charles GRANDO.

Fin de la partie consacrée aux Jeux floraux.





L'Abbaye de Saint-Michel de Cuxà



C'est bien intentionnellement que le jury des « Jocs florals de Rosselló » avait choisi les ruines de la vieille abbaye de Saint-Michel-de-Cuxà pour y procéder au dépouillement des différentes œuvres envoyées. Située au cœur de la terre roussillonnaise, en un doux vallon silencieux, non loin du Canigou qui luiset de décor, elle nous invitait déjà ainsi à y célébrer la fête intime et recueillie de la poésie catalane en Roussillon. Son antiquité même et le caractère roman de son architecture présentaient encore à notre esprit des raisons nouvelles d'y chercher le double symbole de la tradition catalane et de notre race latine. Mais le souvenir de Jacinto Verdaguer, qui reste pour toujours attaché à ces vestiges d'un passé lointain, parmi lesquels il voulut composer une partie de son grand poème *Canigò*, ne fut pas non plus étranger à notre choix.

C'est là que nous avons ouvert les nombreux plis qui nous étaient parvenus, par une belle après-midi des premiers jours de printemps.

Les arbres en fleurs, voisins de ces ruines, n'étaient-ils pas pour nous l'image charmante de la jeunesse et de la fraîcheur éternelles de la poésie et de la langue catalanes ? Ce furent des moments exquis : nous sentions veiller autour de nous des ombres propices, et nous regrettions seulement que nos poètes ne fussent pas tous réunis en cet endroit pour lui donner encore plus de vie et d'actualité.

Des événements tout récents viennent justement d'attirer l'attention sur l'Abbaye de Saint-Michel. Nous apprenions tout à coup, ces jours derniers, une fâcheuse nouvelle : un sculpteur américain avait fait l'acquisition des superbes chapiteaux provenant de ces ruines et que tout le monde peut voir encore dans un établissement de bains de Prades, propriété de M^{re} de Saint-Jean ; ils se disposait même à en prendre possession et à les emporter loin de notre terre. C'est M. J.-E. Sans, architecte des monuments historiques, qui signalait la chose et annonçait

d'ailleurs qu'on allait tout faire pour l'empêcher. La plupart des journaux locaux et régionaux élevèrent alors la voix. Nous nous sommes empressé nous-même, en qualité de secrétaire-général, de parler au nom de la Société d'Etudes Catalanes et de notre Revue. Voici donc la lettre que nous avons adressée au directeur de l'*Indépendant* des Pyrénées-Orientales :

Monsieur le Directeur,

La « Société d'Etudes Catalanes » et la *Revue Catalane* tiennent à protester publiquement contre le rapt des arcatures et des colonnes de Saint-Michel-de-Cuxà par un sculpteur plus ou moins américain. S'il en est temps encore, il faut à tout prix éviter ce scandale.

Vous penserez, en effet, avec nous, que c'est une honte pour la France de laisser partir ainsi à l'étranger les trésors de son passé artistique. Il est déjà navrant de voir les restes d'un beau cloître, comme celui de cette fameuse abbaye, dispersés aux quatre coins du Roussillon : on nous signalait récemment la présence de quelques-uns de ces précieux débris jusqu'aux environs de Perpignan, dans le parc d'un riche propriétaire.

Le devoir de l'Etat serait de reconstituer, tout au moins dans sa dernière physionomie, c'est-à-dire celle que présentait l'abbaye avant le suprême et barbare pillage, ce vénérable monument de l'art roman en Roussillon, comme il a fait pour le prieuré de Serrabona. Mais si cette tâche était particulièrement délicate et coûteuse, le Musée de Perpignan n'aurait-il pu devenir lui-même acquéreur des admirables pierres de Saint-Michel ?

Nous demandons à tous les amis de l'art et du Roussillon s'il est possible de laisser commettre impunément de pareils forfaits ? Et puisque Prades compte aujourd'hui de nobles artistes comme Gustave Violet, ces derniers permettront-ils qu'un étranger vienne dépouiller leur charmante petite ville de ces merveilleux blocs de marbre... qui, d'ailleurs, n'auraient jamais dû quitter l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxà ?

Jean AMADE.

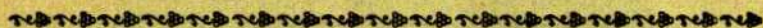
Nous apprenons maintenant que les démarches de M. Emmanuel Brousse, député de Prades, auprès du gouvernement, n'auront pas été inutiles. Le Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts a fait part à la Municipalité de cette dernière ville de son intention de lui accorder une subvention de trois mille francs pour l'aider à acquérir les chapiteaux. Bien que cette promesse soit subordonnée à l'approbation du Ministre des finances et

qu'il faille encore réunir des souscriptions pour le complément du prix d'achat, nous pensons que le sculpteur américain devra renoncer à nous prendre ces pierres, d'autant plus qu'une nouvelle instance de classement est ouverte, ce qui en interdit, comme on sait, tout déplacement pendant trois mois. (1)

Jean AMADE.

(1) On nous écrit au dernier moment que le sculpteur américain en question, M. Georges Grey Barnard, vient de faire don à l'Etat des pierres acquises. Quelles que soient les intentions du donateur, nous devons le remercier.

N. D. L. R.



Sant-Miquel de Cuxà



Tot es pau vora teu, y s'ou la cogullada,
entre 'ls cirerers blancs, al dematí, cantar,
Sant-Miquel de Cuxà, romànic campanar,
ornament singular de la vall aixamplada.

Guardià dels conreus, amic dels llauradors,
que vas eternisant una antiga pregaria,
al dematí, llavors, retalla ton alsaria,
endaurat campanar, les esquerpes blavors.

Mes ja 'n aquesta vall, santedat ermitana,
no escampes el só d'or d'una abacial campana...
t'arriben desde 'l lluny esquelles d'escamots.

Un velari de boyra baixa de les montanyes.
Y 'n ton cim ventejat, com gargoles estranyes,
els aguts esparvers aferren els unglots.

JOSEPH-SEBASTIÀ PONS.

Un Majoral du Félibrige pour le Roussillon



ABBÉ BONAFONT

(Lo Pastorellet de la Vall d'Arles)

Nous avons une bonne nouvelle à annoncer à nos lecteurs. Notre ami, le poète catalan Lo Pastorellet de la Vall d'Arles (abbé Bonafont, d'Ille-sur-Tet), dont la candidature, posée l'an dernier au majoralat, avait failli passer à deux voix seulement de différence, vient d'être enfin élu au cours des dernières fêtes d'Aix-en-Provence, rehaussées par la présence du grand maître

Frédéric Mistral. Nous sommes les premiers à nous en réjouir, et nous adressons à notre poète nos plus vives et sincères félicitations. Le Roussillon et la langue catalane n'étaient pas encore représentés au Consistoire ; nous avons même eu déjà l'occasion, comme nos lecteurs s'en souviennent, de protester contre cette injustice. Elle a enfin été réparée, et nous ne pouvons, pour aujourd'hui, que pousser un cri de triomphe. L'un de nos collaborateurs nous dira, dans le prochain numéro, quelles sont les raisons qui justifient un pareil choix et quelle signification aussi il faut lui donner. La Cigale que reçoit ainsi Lo Pastorellet portait jusqu'ici, entre les mains de Planté, le Béarnais bien connu, le nom de « Cigale de Gascogne » ; elle portera sans doute désormais celui de « Cigale du Canigou » ou de « Cigale de Catalogne ». M. Bonafont était particulièrement désigné pour figurer dignement parmi les autres majoraux de la littérature méridionale. Encore une fois, bravo ! (1).

Voici en quels termes Lo Pastorellet tient à adresser ses remerciements pour le titre de majoral qui vient de lui être décerné, titre si recherché, comme l'on sait, parmi les félibres :



Al eminentissim Valère Bernard, capoulié, y 'ls demès felibres.

Sobre l'alé dels vents la nova es arribada :
Ja sab lo meu reumat qu'ha passat majoral
Lo seu pastorellet.
Jo, desde 'l meu andá y ma vall regalada,
Per agrahir tal hónra amb el modo que cal,
Amantament vos faig ma mès gran reofilada
Y 'l meu primer coblet.

LO PASTORELLET DE LA VALL D'ARLES.

(1) On sait que M. Jean Monné, d'origine roussillonnaise, est détenteur de la « Cigale du Roussillon » ; mais il figure au Consistoire comme poète provençal et non comme poète catalan.



La Santo-Estello de 1913

Les fêtes félibréennes de la Santo-Estello ont eu lieu cette année-ci à Aix-en-Provence, (*en cieuta de z-Ais*, pour parler provençal).

Le samedi 10 mai, dans la matinée, le tambour de ville, le *rampelaire*, avait annoncé la fête dans les rues et sur les places de la ville : « Bravi gent de z-Ais, aven l'ounour de vous faire « assaupre que per Pendecousto li aura dins nouesto bono vilo « li grando festo felibrenco de Santo-Estello... ».

Le soir, à 8 heures, il y eut « concert provençal » par la musique du 55^e de ligne, sur le cours Mirabeau ; au cours d'une fantaisie sur des airs populaires, cette musique militaire chanta les strophes de la *Coupo Santo* :

Prouvençau veici la coupo

Que nous ven di catalan

Catalan, de liuen, o fraire,

Communien toutis ensen.

Les tambourinaires provençaux donnèrent ensuite des sérénades en ville.



Le dimanche matin, à l'office pontifical à la Cathédrale Saint-Sauvaire (Saint-Sauveur), la maîtrise a interprété des airs religieux provençaux, et les tambourinaires s'y sont encore fait entendre, en alternant avec le grand orgue. Remarqué aussi, au cours de cette cérémonie, l'exécution du *Credo*, sur le mode grégorien.

Après l'évangile, M. l'abbé Mascle est monté en chaire, et a évoqué, en pur dialecte mistralien, les Saints et Saintes de Provence, à qui il a demandé de donner aux félibres, « la foi qui transporte les montagnes ».

A la sortie de l'église, nous eûmes le plaisir de voir des groupes nombreux de dames et de jeunes filles, qui avaient arboré, pour la circonstance, le si coquet costume des filles d'Arles.

Dans l'après-midi, il y eut réunion du Consistoire félibréen,

sous la présidence du Capoulié, Valère Bernard. Furent élus félibres majeurs, par suite de sièges vacants :

M. l'abbé Bonafont, en remplacement de M. Planté (d'Orthez); M. Marius Jouveau, en remplacement de M. Devoluy, ancien capoulié; M. Louis Charasse en remplacement du P. Xavier de Fourvières.

Le soir, à 9 heures, « L'Escolo de Lar », l'Association félibréenne d'Aix, recevait les félibres dans un salon du Café Oriental, sur le cours Mirabeau. Les provençaux, les languedociens et les gascons y étaient nombreux; parmi eux se trouvèrent trois catalans, le Docteur Barrios (de Barcelone), M. Henry Danoy (de Saint-Laurent-de-la-Salanque), professeur de langues vivantes d'Apt, et M. Jules Delpont (de Perpignan).



Le lundi matin, à 10 heures, arrive sur le cours Mirabeau, l'automobile qui était allé prendre, à Maillane, Mistral et M^{me} Mistral, ravissante dans son costume d'arlésienne.

Dès ce moment, l'enthousiasme de la foule et des autorités pour Mistral, ne cesse de se manifester : musique municipale en tenue de gala; tambourinaires infatigables; étendards aux couleurs provençales, jaune et orange; réception chez M. de Gantelmi d'Ille, cabiscol de l'Escolo de Lar; réception et discours, en provençal, à la Mairie, dans la salle des Etats de Provence; allocution, en provençal, devant la Faculté de Droit, par un étudiant, au nom de ses camarades; tout cela fut vibrant.

A midi, dans les jardins de l'Hôtel des Thermes Sextins, banquet de la Santo-Estello, auquel assistaient 280 félibres.

Au dessert, discours du Capoulié Valère Bernard, qui salue les régions félibréennes :

..... A tu, Lengadoc valerous, terro d'erouisme;
A tu, Roussilhon flouri, fraire catalan, qu'ames et cantes à l'oumbro dou
Canigou gigant;
A tu, Gascougno impetuouso e fièro;
A tu, Biarn pastourau;
A tu, Auvergnò, garrudo comme ti roure;
A tu, noble Périgord;
A tu, Limousin, terro benesido di troubadour, terro d'elei;
A tu, Velay, país encanta, país de graci e de pousiesio.

.....

Vinrent ensuite, le chant de la *Coupo Santo*, les brindes des félibres majoraux, et la « Cansoun dei Avi », chantée par Mistral, et reprise en chœur.

A 4 heures, grands jeux floraux septennaires, dont voici le palmarès.

POÉSIE

Premier prix : Couronne d'Olivier d'Argent, M. Bruno Durand, étudiant à Aix, pour son recueil de poésies provençales ; *Rose d'argent*, Pierre Fontan ; *Æillet d'argent*, Bernard de Montaut-Manse ; *Médaille d'or*, Xavier Rivière ; *Médaille d'argent*, Sfenosa ; *Médailles de bronze*, J. Guichard, Alexandre Peyron, Gaston Lavergne.

PROSE

Palmes d'argent, Firmin Bourgade ; *Bonnefoy Dabais* ; *Médaille d'or*, Jean Castagné ; *Médaille de bronze*, Paul Ruat.

THÉÂTRE EN VERS

Médaille d'or, Dezeuze ; *Médaille d'argent*, Marguerite Navarre ; *Médailles de bronze*, Paul Roustan ; J.-B. Astier.

THÉÂTRE EN PROSE

Médaille d'or, l'abbé Daubian ; *Médaille d'argent*, J.-B. Cheze ; *Médaille de bronze*, l'abbé Dambielle.

HISTOIRE

Médaille de bronze, Paul Roustan.

CONTES ET GALEJADES

Médaille d'argent, Dezeuze ; *Médailles de bronze*, Chanoine Bourges, Ginouvès.

MUSIQUE

Médaille d'argent, Gobelin.

Le lauréat du premier prix de poésie, M. Bruno Durand, choisit pour reine, M^{me} Marguerite Priolo, du Limousin, qui est dès à présent, et pour sept ans, la reine du Félibrige.

LOUIS PELLISSIER.

Adeu !...



A l'estimada.

Ara, te 'n iràs, cor meu,
Te 'n iràs ben lluny belleu,
Sens pensar amb lo que deixes
I, passat l'ultim adeu,
Semblarà que no coneixes
L'ull qu'antes mirava 'l teu !

Amb tu fugirà, m'amiga,
Com del capset que l'abriga
S'esgrana el blat indi d'or,
L'alegria de mon cor... !
L'alegria s'en deslliga
I s'arrela la tristor !

D'ella mon ànima ès plena...
Mon cor no ten més que pena
Pet aconsolar sa sort ;
Solet, lo desconsol mena
Lo dol de son trist recort
I l'anyoré m'encadena !

Jà sé que un dia vindrà
Hont tot se descuidarà...
I lo desenllaç que cries,
I les dolors que mourà... !
Amb ell tot se morirà...
Serà 'l darrer dels meus dies !

Més, nina, fina allevors,
Com, su 'l boès sec dels rams morts,
Viu la fulla esgrogaida,
Su 'l branc d'una edat marcida,
Viuràn mes tristes amors,
Per no finir que amb ma vida !

Charles GRANDO.

Chez Mossen Bonafont



Une délégation de la Société d'Etudes Catalanes s'est rendue, avec l'automobile de son président, à Ille, pour remettre à Mossen Bonafont, curé-doyen, la cigale d'or de félibre majoral. Un groupe d'amis personnels de Mossen Bonafont assistait à cette petite fête.

M. Ruat, de Marseille, délégué par le Capoulié et par le Bayle du Félibrige, a lu l'acte de l'élection de Mossen Bonafont comme félibre majoral, et a prononcé une vibrante allocution en provençal. M. le docteur Lutrand, Président de la Société d'Etudes Catalanes, a offert, au nouvel élu, la cigale d'or, emblème du Majoralat, et lui a adressé de cordiales félicitations. M. Jules Delpont a lu une poésie catalane de circonstances, *A una cigala*, de Jacinto Verdaguer. Mossen Bonafont a répondu par un sonnet, *A ma cigala d'or*.

Le nouveau majoral ayant offert un lunch (appelons cela *una esperlineta*) à ses hôtes, on a lu les poésies *A la cigala d'or*, de M. l'abbé Henry, et *La cigala d'or*, de Mossen Lluís Salvat, et une adresse de félicitations de M. Jean Amade, professeur au Lycée de Montpellier. On a chanté, — c'était de rigueur — *La Coupo Santo* de Mistral, et *Montanyas Regaladas*; et l'on a envoyé au Capoulié, Valère Bernard, à Marseille, ce télégramme : « Festejam cigala or Mossen Bonafont. Vos salutem ».

Les délégués perpignanais, qui avaient déjà remarqué, à leur arrivée à Ille, le joli « portal de la Payreria », ont tenu, avant leur départ, à aller voir ce précieux objet d'art qu'est la Croix de pierre du xv^e siècle, au portal de la Creu. »

I. O.



Ma Dicho

A Mossen Bonafont, en i'adusènt la despacho de soun eleicioun au sèti de Majourau d'ou Felibrige.

Valent Majourau,

Se pòu dire que sian vertadieramen Astra, nàutri, li felibre, lis amaire de la Coumtesso e li devot de Santo-Estello. Encuci, subretout, que nous capitàn dins la semana d'ou tresen anniversari di gràndi fèsto de Perpignan, e que nous remembran ii journado magnifico ounte li felibre de touto la terro d'O se dounèron la man e coumunièron à la Coupo dins la Fe de l'an que vèn.

Gardaren tous-tèms en memòri li ceremóni de la catedralo Sant Jan, ounte Mounseignour de Carsalado, Mossen Izart nous faguèrou tant bono acuiènço, e ounte plourerian de lagremo de bonur au panegeri d'ou grand pouèto catalan Verdagner, que raïè de vòsti bouco d'or en un desbord de melico prefumado que nous anè dins l'amo.

Nous moustrerías vertadieramen qu'erías de grand patrioto, amaire apassiouna de vosto bello terro catalano, de sa lengo, de si mours, de si coustumo, de soun istòri ;

— Nous moustrerías qu'erías li mantenèire de tout ço que li felibre dis àutri terraire d'O volon manteni ; lis aparaire de tout ço que fai uno tant bello França dins si varieta terradourenco.

E, es en vesènt aquelo fe tant prefoundo e tant vivènto, que lou Cansistóri felibren, voulènt douna au Roussihoun uno provo, un testimóni de sa recouneissènço e de soun amour, vous meteguè, Mèste Bonafont, sus la tiero di candidat au Majouralat.

La Santo Estello tengudo en cièuta d'à z-Ais, antico capitalo de noste Prouvènço pèr li fèsto de Pandecousto, lè 11 e 12 de Mai, coumtara dins lis annalo d'ou Felibrige. Avèn agu la Messo cantado prouvençalamen, li grand jo flourau setenari, lou courounamen de la Rèino, un bal Mirèio e que sabe iéu mai. — E pièi i' aviè Mistral e sa dono...

S'avias vist lis ouvacioun, li cridadisso, li picamen de man qu'aculiguèron lou Mèste de Maïano à soun arribado en vilo Sestiano, à la Coumuno, à l'assouciacioun dis estudiant !

Quau vous a pas di que li « cadet » de l'Universita desatalèron sa veituro e que lou proumenèron e lou pourtèron en triounfle ! Jamai de jamais s'èro vist patiero causo. Jamai, ni menistre, ni Rèi, ni Empeiraire avien reçaupu patriès ounour, e crese que faudriè remonta i tèms de Mirabèu pèr trouva l'eisèmplo d'uno talo poupopularita. L'ami Delpont qu'a vist tout acò bèu poudra afourti mi paraulo.

« Lou destin es escri dins lis astre » a di Mistral, e fau lou crèire ausin,

quand vesèn que l'aubre planta di man de sèt felibre à Font-Segugno, en 1854, estènd, aro, sa ramiho sus sèt prouvinço, sus sèt mantenènço e sus tout lou pople d'ou Miejour.

O felibre, mis ami, mi fraire, aguèn fisanço en Santo Estello. Lou tèms trabaio pèr nautre ; *S'acò 's pas vuei sara deman*, que lou pople en quau auren ensigna sa lengo e soun istòri, que tout lou pople miejournau vendra à nautre, coume l'avèn vist à z-Ais à l'endavans de Mistral — pèr counqueri li libèrta e li franquesso que Paris nous a rauba.

E quand i'aurendi à noste pople, que Libèrta e franquesso, t'ali que li vouldrian mai, farien de cèntrè e de regioun ounte flouririen coume autre tems li letro, lis art e li sciènci e subretout l'indèpendènci, cresès-ti pas que li tèms marca pèr l'astrado saran revoulu ?

Es acò la noblo toco d'ou Felibrige, e lou Counsistòri que vèn de vous fisa la cigalo d'or, es segur que sera en b'oni man — o Pastourellet de la Vall d'Arles — que counèissèn de longo toco pèr voste amour inbrandable de la terro de Roussihoun.

De la part d'ou Capoulié d'ou Felibrige, En Valéri Bernard, moun Mèstre, d'ou baile Fallen e d'ou burèu d'ou Counsistòri, sièu carga de l'agradivo messiou de vous adurre aquesto despacho :

BURÈU
D'OU COUNSISTORI

Aubagno, lou 20 de Mai 1913.

Segne e car counfraire,

Ai l'ounour e lou grand plesi de vous enfourma que lou Counsistòri felibren, dins sa sesiho d'ou 11 de Mai, à z-Ais-de-Prouvènço, vous a decerni lou titre de Majourau e atriheu la *Cigalo de Gascongnò e d'ou Gers*, tengudo, çai-en-rèire pèr noste regreta counfraire En Adrian Planté.

Vous prègue d'agrada, Segne e car counfraire, l'asseguranço de mi meïour sentimen.

D' FALLEN,
Baile.

E, leissas-me, en vous dounant la brassado, me dire voste bèn devot en Santo Estello, e crida de t'outi mi forço :

Vivo lou Pastourellet d'Ille !
Vivo lou Majourau Bonafont ?

P. RUAT.

Ille, lou 26 de Mai 1913.



Parlement d'En Delpont

Senyor Pastorellet,

No es d'avuy que 'ls poètes van de companyia amb les cigales ; miri com s'ho prenía lo sant home que era Mossen Cinto, ell que en sabia de poèsia :

A una Cigala

Amagadissa entre'ls pins
com cantes, pobra cigala,
mes ¿ qué'n resta de tos cants
quan arriba l'hivernada ?

Cigala jo só com tú,
jo canto 'l sol que m'escalfa,
mes de tornar à cantar
als dos resta l'esperansa.

Hi tornarem quan lo sol
desgele las nostras alas,
tú a l'ombra d'aqueixos pins
jo en los soleys de la Patria.

Jacinto VERDAGUER.

Are, vostè és una cigala de debò ; per molts anys nos canti unes refflades d'amor à Deu y à la Patria.



A ma Cigala d'Or

Avuy dins ton estoig, de fret boy arrodidada,
Dorm y somía en pau, ò ma Cigala d'Or ;
Demà, te despertant alegre y espompida,
Riga-ragué farás al baf de la calor.

Desd'are, que ta veu sigui ben amanida ;
Tinguin los teus sorolls los clams del trobador ;
En tos eterns xiuxius diguis-nos, agraphida,
Lo qu'han fet nostres Vells, y 'l que vol nostre cor.

Fes ton primer coblet per la colla amistosa
De sabis que t'han dut en mon florit andá ;
Dóna gràcies per mi à llur má bondadosa.

Ja que, de Canigó à ran de Perpinyá,
Tothom t'escoltará, ò Cigala fréssosa,
Cánte, fins al morir, y clar, y catalá !

LO PASTORELLET DE LA VALL D'ARLES.

Félibre Majoral.



A la Cigale d'Or

*Hommage amical et confraternel d'un pauvre vieux petit bonhomme,
rimeur plus ou moins, au cher et honoré Félibre majoral du Roussillon,*

Joseph BONAFONT

La Cigale ici chante tout l'été :
Elle aura pour chanter... l'éternité.

La Cigale qui meurt a trouvé son poète :
Elle méritait bien ces splendides adieux !
Que n'ai-je encore un luth ! tremblant mais glorieux,
Peut-être il vibrerait en cette intime fête.

Je n'étais qu'un grillon, là-bas, au fond des prés,
Redisant mon refrain bizarre et monotone,
Plutôt heureux de n'être entendu de personne ;
C'est fini maintenant, les beaux foins sont coupés,

Mais la Cigale d'Or, en ce jour radieuse,
M'éveille et me répète : Allons, un tendre effort :
Les bois sont rajeunis, et dans l'azur et l'or
Le printemps jette aux airs une note joyeuse.

De notre tant aimé Félibre Majoral
Les beaux vers vont au cœur en caressant l'oreille ;
Les antiques échos de la Côte Vermeille
Écotent dans l'amour d'un hymne ancestral.

Pays d'Oc, Provence et Roussillon, beaux rivages
Félibréens, vos vers ardemment inspirés
Raniment mon déclin ; dans leurs refrains sacrés
J'aspire l'embaumé ressouvenir des âges.

Chante, Cigale d'Or, vibre, luth enchanté,
Pour l'homme et pour le ciel ; quand tu meurs c'est la vie
Dans le concert sans fin... Sois fière, ô noble amie,
Dès l'aube jusqu'au soir d'avoir si bien chanté.

L'Abbé A. HENRY.



La Cigala d'Or

Al Pastorellet de la Vall d'Arles

Amich pastorellet, passejant en ta vall,
Rossinyol aprenguè, traydor ! tes refiledes,
Y per Provença enllá, dels estels en lo ball,
Trilleja de tos « Ays » les notes tan alades.

La cigala li diu : Rossinyol, d'hont te sall
Que fassis à ta veu fer noves rodolades ?
Son pas de ton si cap. Pot's creure, dols vassall,
Qu'aviat ho sabré jó, qui 't les ha regalades. »

Y depressa á Mistral, lo gran Emperador,
Demana lo permis, o, la cigala d'or,
De cercar per lo món lo cantayre tan sabi.

Aixeca't Rosselló per veure ton fillet,
Que la ten encisada ara 'l Pastorellet,
té la cigala d'or penjadeta à son llabi.

Le monument à Jacinto Verdaguer



La Société d'Etudes Catalanes a reçu la lettre suivante :

DIPUTACIÓ PROVINCIAL
DE BARCELONE.

15 d'Abril 1913

Senyor D. Juli Delpont, à Perpinyà.

Volgut Senyor y amich.

Quan, dies enrera, tingui el plaher de saludar-vos, poch me pensava tenir que passar, proximament, unes poques hores à Perpinyà, de retorn del Vernet.

Sense temps, donchs, de visitar mes que al senyor Pepratx, y sense haver tingut la sort de veure l'Ilus. Senyor Bisbe, se 'm passà l'ocasió de remerciar à tots, per la part que prenen en la suscripció al monument de Mossen Cinto; lo que are, faig, gutós, aprofitant l'ocasió pera dir-li las indicacions que ja vaig fer al bon amich senyor Pepratx.

Donchs, convindria dar are, à la suscripció, un ayre popular, acceptant donatius de 1 peseta, i fins de mitja peseta; puix nos plaurà molt, als catalans d'Espanya, veurè que son molts els catalans de Fransa que recordan y admiran lo nom gloriós del grand Verdaguer. Seria aquí una bona germanor entre nosaltres.

Altre idea vull apuntar-li: es que si el Municipi de Perpinyà figurès en la llista de suscripció, ab el donatiu que li convingui, com ja sabem ho ferà el Municipi de Tolosa, quan arrivi l'hora de la inauguració del monument hi convidariam oficialment dits municipis, en representació de llurs ciutats, que haurian contribuhit à perpetuar el nom del genial autor del poeme *Canigó*.

No 'm resta mes remerciar-vos de nou, pera tot lo fet y tot quan fassin, y quedi com sempre afectuosament al seu servey,

Joaquim CABOT,

President de la Comissió pera 'l monument à Jacinto Verdaguer.



Une Utilité Sociale

des Dialectes Régionaux



(Suite et Fin)

A propos de l'abaissement du taux de la natalité française

L'Allemagne varie, elle aussi, ses éléments ethniques. Au nord les Scandinaves se révèlent métissés de finnois (mongols) le long de la Baltique. Mais l'opposition des races éclate mieux de l'est à l'ouest. Du type slave (Tchèque de Silésie, Polonais de Posnanie, Borusse (1) de Prusse) s'atténuant de la Vistule à l'Elbe, on passe au Germain très nettement affirmé jusqu'à la Weser (Saxe, Hanovre, Holstein) mais s'affaiblissant, de plus en plus, aux approches du Rhin, où l'élément celtique, disparu à l'orient, sous la poussée ou la profondeur des trop nombreuses invasions étrangères, mais plus dense à l'occident, commence à paraître en Bavière, en Wurtemberg, à Bade, en Westphalie, tandis que toute la rive gauche est gauloise.

En face, de l'autre côté de la mer du Nord, les Iles Britanniques (Royaume de Grande-Bretagne et d'Irlande), comme ce nom l'indique, renferment des éléments bretons (gaulois) qui les ont occupées aux époques préhistoriques. Mais, successivement, dans le sud et l'ouest de la grande île, l'Ecosse (2) (nord), le pays de Galles et la Cornouailles (sud-ouest) restant sans atteinte, s'établirent, venus de Germanie (du v^e au vi^e siècle de notre ère), les Saxons (royaumes de Kent, Sussex, Wessex, Essex), puis (au vi^e siècle), les Angles (royaumes de Northumberland, Estanglie, Mercie) et, plus tard (du ix^e au xi^e siècle), les Danois ou Northmans qui finirent par se superposer à toute l'étendue de l'aire anglo-saxonne.

En Italie, du haut des Alpes jusqu'aux Apennins septen-

(1) Borusse ou Borussien, Brussien, Prussien. Ainsi donc, le vieux royaume de Prusse qui domine l'Allemagne ne serait pas un état ethniquement germanique.

(2) L'Ecosse méridionale était occupée par la tribu des Pictes, apparemment frères des Pictons de notre Poitou.

trionaux, sans compter une occupation sans mélange et temporaire des Ostrogoths (489-552) et, malgré une domination bicentenaire des Lombards (569-774) chassés par Charlemagne dans le fond de la péninsule (au sud du Garigliano), la population actuelle est nettement gauloise (1). Ce caractère s'atténue sur le versant méridional, en Ombrie. Il disparaît, à l'ouest, dans le pays des Ligures (Ligurie) et en Toscane où Etrusques et Latins se sont mêlés. La race latine de l'Italie centrale s'arrête aux limites de la province de Naples (ancienne Grande Grèce) où apparaît l'hellène. Ce dernier, en Sicile, superposé au Siciliote (fusion de Sicanes et de Sicules) (2) se mêla plus tard à l'Arabe (sémitique) et au Maure (berbère). Quant au littoral — y compris la Sardaigne, (île des phéniciens sardanes) — dont l'étroite péninsule italique offre un long développement, il présente, comme sur les côtes de tous les pays et surtout des régions méditerranéennes, un mélange enchevêtré des types relevant des nations ayant accès sur une même mer.

De l'autre côté du bassin occidental de la Méditerranée, la presque île ibérique (Espagne, Portugal), dernier prolongement de l'Europe auquel elle reste unie par le sol français, se ressent fortement de cette exclusive contiguïté. Dès la plus haute antiquité, le pays est entièrement occupé par les Ibères (3), auxquels se superposent, venus de Gaule, des peuplades de même race, mais de familles différentes, plus particulièrement fusionnées dans le nord-ouest (Galice) dans le centre (Celtiberie : Castilles) et dans le

(1) On y relève toutefois radicalement distincts de la franche stature gauloise, les types petits, secs, malingres des Sardes ou des Ligures immigrés.

Les trois provinces de l'Italie continentale ont pour capitales : le Piémont : Turin (Torino) du celtique *tor*, montagne, tribu des tores ou montagnards ; la Lombardie : Milan, du celtique *Mediolan*, étymologie identique à celle de nos villes de Melun, Meulan ; la Vénétie : Venise, qui rappelle l'établissement des bretons Vénètes, probablement nom de ceux de la région de Vannes (Morbihan).

L'Ombrie, dont il est parlé plus bas est le pays des anciens Ambrons du gaëlique *amrah* ou *ambrab*, brave.

(2) Probablement de race pelasgique.

(3) Les Ibères occupaient également, sous le nom d'Eusques, le pays d'entre Pyrénées et Garonne.

nord-est (Catalogne) (1). Au v^e siècle seulement, après notre ère, survinrent des invasions de peuples étrangers, d'abord les Suèves, les Alains, les Vandales, puis les Wisigoths. Mais ayant traversé la Gaule sans y laisser d'établissement continu, se trouvant par conséquent éloignés de leur fond d'origine, la Germanie, ils étaient condamnés, par le seul jeu des lois ethniques, à disparaître au milieu des populations gauloises prêtes à les absorber dans leur étendue et sous leur nombre. Ils aidèrent eux-mêmes à leur propre anéantissement en se disputant la suprématie dans la péninsule. Les Alains furent exterminés. Les Suèves, décimés, se réfugièrent dans les âpres montagnes des Asturies et de la Galice où ils furent traqués au siècle suivant. Les Vandales, après avoir été refoulés en Bétique (Vandalicie, Andalousie), y stationnèrent quelques années, puis franchirent la mer et se perdirent en Afrique. Les Wisigoths, vainqueurs de ces adversaires, essayèrent d'étendre sur la péninsule entière leur empire (v^e et vi^e siècles). Il fut détruit, cent ans après (711), par une invasion, plus dangereuse, venue, pour la première fois, en Europe, par le sud-ouest et opérée par des peuples peu éloignés de leur fond d'origine : les Arabes et les Maures. Sauf dans les Asturies, où les Wisi-

(1) Ces fusions ont dû se faire en deux temps, d'abord vers le xv^e siècle (avant J.-C.) puis, plus tard, pour les régions du nord-est, au iv^e siècle avant notre ère. En effet, on sait (voyez *Revue Catalane*, 15 octobre 1912, p. 293) que les Volces, peuplade gauloise essaimée de la famille belge, avait traversé la Gaule, à cette dernière époque, pour occuper le pays d'entre Rhône et Garonne, antérieurement habité par des étrangers. Or, la tribu des Catalaunes (Catalauni, région de Châlons) était précisément établie dans l'ancienne Belgique (de la Seine au Rhin). Il est de la plus exacte vraisemblance que les Volces ont entraîné à ce moment des Catalaunes dans leur expédition. Ces derniers se sont établis sur les deux revers des Pyrénées-Orientales. Les Catalans sont leurs descendants. Les gens de la région-mère de Châlons-sur-Marne, et ceux des Catalognes française et espagnole étaient donc non seulement de même famille, mais encore de même tribu.

Nous avons également indiqué dans l'article plus haut cité, que cette descendance gauloise avait strictement refoulé sur les plages et les basses vallées une population étrangère fort mêlée. Précisons qu'à l'intérieur des terres, un essaim exotique subsista dans les hautes plateformes des Pyrénées où il se réfugia. De même race que les habitants de la Sardaigne, il était issu d'une tribu de phéniciens, les Sardanes. Les Cerdagnols, établis sur les deux versants pyrénéens, dans leur îlot de Cerdagne, ont conservé la trace de cette retraite.

goths se réfugièrent au bout d'une guerre de huit ans, la domination des nouveaux envahisseurs fut complète et de longue durée. Reculant d'abord des Pyrénées à l'Ebre (812), puis, à partir du *xi*^e siècle, se rétrécissant progressivement devant l'offensive des petits états indépendants du Nord jusqu'en Andalousie, elle tomba (1492) avec Grenade, sa dernière citadelle, près de huit cent ans après son établissement. L'élément purement arabe ou maure devait diminuer notablement un siècle plus tard, au temps des émigrations provoquées par les persécutions antimusulmanes de Philippe II. Mais le croisement avec ces races persécutées, opéré pendant plusieurs siècles, s'accuse très nettement, de nos jours, au sud du Portugal et dans l'Espagne méridionale.

Voyons maintenant si la France qui, éloignée par la plus grande largeur de l'Europe, d'un formidable réservoir de peuples et séparée de l'Afrique, d'où partit une seule invasion, par toute la hauteur de la péninsule ibérique, devrait avoir la population la moins mélangée du continent européen, a des identités ethniquement arrêtées avec les peuples des nations plus haut examinées.

D'abord divisée en un grand nombre de petites républiques, dont les cantons de la Confédération Helvétique protégés par leurs montagnes, ont pu conserver la tradition, puis, habilement agrégée et associée, sans aucun bouleversement ethnique (1), à

(1) C'est une grossière erreur de croire que l'adhésion de la Gaule à l'empire Romain, acquise par l'habileté des empereurs qui recrutaient chez elle leurs armées, ait provoqué un métissage général avec des éléments latins. Les Gaulois ont emprunté les coutumes et la langue des Romains — voilà pourquoi on les appelle à ce moment gallo-romains — mais il n'y a pas eu et il ne pouvait y avoir de croisement ethnique, car la race latine confinée dans l'aire restreinte de l'Italie centrale (Latium) ne pouvait vraisemblablement pas fournir assez d'étalons pour métisser les peuples du vaste empire. Rome a dû son agrandissement non au nombre de ses citoyens, mais bien à une remarquable indifférenciation des trois idées habituellement distinctes de religion, de famille, de patrie, d'où suivait une politique méthodique, agrégeant les peuples sans cohésion, vivant autour des frontières incessamment reculées. Ces derniers, fournissaient les soldats des nouvelles conquêtes. Dans la Gaule cisalpine, furent ainsi levés les contingents de l'armée de Jules César. Aussi, quand nous entendons déclamer sur les nations latines, nous acquiesçons à ce vocable s'il vise l'identité d'origine linguistique de la France, de l'Italie, de la Suisse, de la Belgique. Mais au point de vue ethnique, ce serait une affirmation à faire bondir un homme tant soi peu informé. Si

l'empire Romain dont elle fournissait les meilleurs soldats (1^{er} siècle avant J.-C.), la Gaule reste, plus tard, la seule citadelle de résistance aux grandes invasions. Alains, Suèves, Vandales passent rapides, sans laisser de traces, sur un sol peu propice et disparaissent en Espagne (406). Les Huns (Mongols) sont vite refoulés en Germanie (451), comme, plus tard, le seront les Arabes (932) au delà des Pyrénées.

C'est, par concession impériale, à titre d'auxiliaires de l'empire et pour cette raison, de par la neutralité des Gaulois, que trois peuplades germaniques s'établissent en Gaule pour y défendre les frontières à elles assignées : les Francs, dans le bassin de la Meuse (358), les Burgundes sur les deux revers du Jura (413), les Wisigoths dans le bassin oriental de la Garonne (419). L'empire Romain s'affaiblissant et finissant par disparaître au milieu de la confusion générale, les Francs s'avancèrent dans la Belgique, les Burgundes, abandonnant l'étroit pays où ils tenaient aisément, se disséminèrent dans les longues plaines de la Saône et du Rhône, les Wisigoths s'étendirent de ce dernier fleuve à la Gironde et, plus au nord, au delà de l'Auvergne. Du fait de l'extension nominale de l'autorité de leurs chefs sur une plus vaste étendue de pays, ces peuples étrangers se combattirent. Les Francs, peu nombreux (1), mais renforcés par les Gaulois

nous pouvons énoncer que la constance irlandaise, que le particularisme écossais et gallois, que la liberté flamande, que l'indépendance helvétique, que la ténacité dominatrice piémontaise, que la fierté espagnole, sont avec la noble élévation française, les qualités sœurs de peuples de même race et de même mentalité, on ne peut faire la même constatation pour l'Italie centrale dont le génie diffère radicalement. Entre Bayard et Machiavel, il y a un abîme. N'exagérons pas le panlatinisme pour mieux proner et comprendre le pangallicisme.

(1) Avant sa conversion au catholicisme (496) et mieux encore, avant son mariage avec une catholique (493), Clovis ne disposait, au moment des expéditions dont l'annonce attirait un maximum de guerriers, que d'une bande dérisoire de deux ou trois mille hommes se désagrégeant dès l'accomplissement du coup de main projeté.

Nous nous sommes expliqué antérieurement sur la nullité des influences ethniques latine et franque, tout en déplorant les conceptions gouvernementales que les Romains, puis Clovis et ses descendants, par reprise de la tradition impériale, crurent pouvoir adapter, à tort, à la mentalité gauloise. (Voyez : Edmond Lagarde, *La Prochaine Révolution*, p. 254 à 273, Jouve, éditeur, Paris 1908).

intéressés à la lutte du jour où Clovis embrassa la religion de ces derniers, battirent les trop puissants Wisigoths et les rejetèrent en Espagne (507), ne leur laissant, en deçà des Pyrénées, que la Septimanie (Bas-Languedoc et Roussillon), plus tard enlevée (720) par l'invasion arabe définitivement repoussée, à son tour, de cette région, trente-cinq ans après (752-59), sous les efforts continus de Pépin le Bref. Quand aux Burgundes, peu denses et divisés par des luttes intestines, ils finirent, constamment vaincus, par voir disparaître leur royaume et leur race (534). A partir de ce moment, les Francs, seuls Germains dont le type et les mœurs subsistent pendant quelques siècles sur le fond gaulois dans la seule Austrasie (pays entre Escaut, haute Oise, haute Marne et Rhin), finissent par être absorbés. Ils disparaissent non seulement : 1° parce qu'ils étaient en nombre restreint, en égard à la population de la Gaule ; 2° parce qu'ils venaient des régions immédiatement voisines de la rive droite du Rhin où, nous l'avons vu à propos de l'Allemagne, Celtes et Germains étaient déjà mêlés ; mais 3° parce que, tout en ne s'établissant pas, comme les Suèves, les Vandales, les Wisigoths, loin de leur fond d'origine, la Germanie, où, ils auraient pu continuer à s'alimenter, ils se retournèrent immédiatement contre les hordes germanes prêtes à déborder derrière eux. Devenus Gaulois, par politique, avant de l'être par absorption ethnique, les Francs arrêtaient ou refoulèrent énergiquement les invasions de l'Est. (Défaite des Alamans (496) en Alsace, des Danois, aux bouches de la Meuse et des Thuringiens en Germanie (534), des Goths en Italie (539), des Lombards (576) en Provence), jusqu'au moment où la Gaule, définitivement, victorieuse de la poussée des grandes invasions, se fit, à son tour, envahissante (viii^e et ix^e siècles) et sépara définitivement ses destinées, sous les descendants de Charlemagne, de celles des pays germains que cet empereur avait conquis, jusqu'à ne plus souffrir, dans l'ancienne aire franque (1), des monarques carolingiens

(1) Nous disons : « dans l'ancienne aire franque » parce qu'il y avait alors, entre les frontières gauloises sept à huit royaumes sans compter un grand nombre de seigneurs de plus en plus indépendants. Tous ces princes, dans cette époque confuse, s'alliaient ou se combattaient, acquéraient ou cédaient des provinces par intérêt personnel avec une désinvolture que leur origine barbare explique. La nation française comme la Gaule de Vercingétorix ignorent ces traités.

consanguins des souverains de la Germanie. (Déposition de Charles le Gros. Election d'Eudes, 887).

Plus tard, par concession royale également, les Northmans, venus, par mer, de la Germanie scandinave et, sous le nom desquels, marchaient de nombreux pillards bretons ou païens, s'établirent (911) dans le pays appelé, depuis cette époque, Normandie. Leur duc, par la conquête de l'Angleterre (1066) provoqua, entre les éléments gallo-normands de son duché et les populations gallo-anglo-saxonnes du royaume conquis, un flux et reflux qui dura, avec des interruptions, environ 150 ans, jusqu'au milieu du xv^e siècle. Mais le duché étant, après une guerre séculaire, retourné à la France, ces mouvements ne purent avoir une influence ethnique considérable, en raison du territoire peu étendu où ils s'effectuaient et du métissage identiquement récent des groupes mis en relations.

Cette analyse démontre : 1^o Que la France est restée gauloise, et, au contraire des grandes nations d'Europe, homogène (1).

2^o Que dans les limites de l'ancienne Gaule, une infime hétérogénéité historiquement constatée et forcément réduite par le jeu des lois ethniques, peut se manifester sur les bords immédiats du Rhin, sur les plages normandes, sur le littoral méditerranéen ;

3^o Qu'en dehors des frontières actuelles de la France, il existe, au sein des autres nations, des régions entrant, avec elle, en identité ethnique. Ce sont, dans le Royaume-Uni : l'Irlande, l'Ecosse et, en Angleterre, à l'ouest, le pays de Galles et la Cornouailles ; sur le continent, la rive gauche du Rhin (Belgique, Pays-Bas méridionaux, Luxembourg, Allemagne (2) et surtout Suisse cislethéniques), l'Italie continentale (vallée du Pô jusqu'à la chaîne des Apennins barrant la péninsule de l'Ouest à l'Est à hauteur de Ravenne) et, dans la Péninsule Ibérique, une zone

(1) On voit que cette conclusion est absolument contraire aux idées courantes qui, sans approfondissement, font du Français un métis dans lequel les caractères gaulois transparaîtraient à peine sous l'effet de croisements divers. L'intellectualité noblement humanitaire de la France serait donc peut-être une conséquence de l'homogène pureté ethnique de son peuple.

(2) Pour l'aire gauloise d'Allemagne, il faut évidemment ne point tenir compte des Germains émigrés de la rive droite, dont l'établissement ne remonterait pas à plus d'un siècle.

d'abord franchement étendue, dans toute sa largeur, depuis les Pyrénées jusqu'aux embouchures de l'Ebre et du Douro, puis, poussée, avec circonspection au sud, sur les seuls plateaux du Centre, jusqu'à une ligne approximativement tirée de Valence à Lisbonne.

Dans ces régions vivent donc les individus de notre race, aptes à mériter la naturalisation française : le mot *naturalisation*, insistons-nous, prenant ici son véritable sens, puisqu'il ne s'agit pas d'une pure forme juridique, d'une abstraction, de l'attribution d'un civisme sans fondement réel, mais bien de la reconnaissance d'un fait *naturel* préexistant à sa formule : l'identité ethnique d'individus qu'une théorie de juristes et non pas la *Nature* déclare étrangers.

De cette façon, on récupère une augmentation véridique du chiffre de la population ethniquement française. En effet, ces naturalisés, qu'on ne peut comparer aux immigrés de race étrangère, encombrants et dangereux (1) par leur manque de cohésion morale, offrent, non seulement des types, mais encore des mentalités adaptables à leur milieu de naturalisation (2).

Gardons-nous donc de leur dresser des obstacles sur la route de France. Nos frères de nationalité étrangère éprouvent, en effet, comme tous les émigrants, une hésitation avant d'entrer dans un pays, où ils pensent devoir être désemparés par un langage incompris. Pour eux, les langues diverses, officiellement et respectivement enseignées par les gouvernements,

(1) Qu'on se souvienne de ce que devint Rome du jour où elle fut enlisée sous une tourbe énorme évacuée des quatre coins de l'empire. La forte mentalité romaine disparut pour toujours.

Ne naturalisons jamais les « indésirables » étrangers.

(2) Si l'on veut rendre méthodique la naturalisation de nos frères de nationalité étrangère, les agences d'émigration établies dans les régions d'aire gauloise devraient prendre des précautions spéciales pour s'assurer de l'origine de chaque sujet. En thèse générale, le recrutement ne doit pas s'opérer sur le littoral, mais bien à l'intérieur des terres où la population ne peut être hétérogène et, de préférence, dans les pays montagneux. Dans les contrées où ont pénétré des envahisseurs étrangers, ceux-ci ont dédaigné les montagnes en raison des difficultés de la conquête ou de leur pénible culture et ont préféré s'installer dans les vallées plus fertiles où une population plus dense peut vivre aisément.

langues n'ayant aucune signification, au point de vue ethnique, dans la délimitation des races (1), deviennent une très sérieuse gêne, en raison de leurs différences éloignées, si le dialecte officiel, par la mise à exécution d'un programme intolérant, a radicalement détruit et supplanté les dialectes régionaux. En France, malgré l'application de la théorie unitariste dont on doit arrêter les excès, nous n'en sommes heureusement pas encore arrivés à ce point. Les Gaulois, qui abandonnèrent leur langue ancestrale pour adopter, soit le latin, là où l'empire Romain étendait une influence sans conteste, soit certains idiomes germaniques sur les portions de territoire en contact avec des groupements germains, ont laissé, en effet, par suite de leurs nombreuses divisions en familles et en tribus, une élocution et des assonances propres à leurs divers clans, d'où sont naturellement issus des dialectes régionaux fortement constitués. Les langues, dites nationales, n'étant pas absolument unes entre les frontières des nations au travers desquelles s'étend l'aire gauloise, le français conserve, avec elles, ses échelles de transition, par l'existence et la conservation (2) des différenciations linguistiques propres à chaque région. Grâce à ces dernières, l'émigrant n'hésitera plus à partir. Grâce à elles, l'immigré se sentira toujours chez lui. Dans le Midi, aux passages des deux extrémités des Pyrénées, le catalan à l'est, le basque à l'ouest, se parlent des deux côtés de la frontière. A l'est, le provençal et les patois alpins cotoient les idiomes italiens, tandis que la Confédération Helvétique, héritière des antiques républiques gauloises, comprend autour d'une zone de langue française, une marge de transition franco-romande et franco-germanique remontant jusqu'en Alsace. Au

(1) Qu'on veuille bien retenir ce point important : la langue n'a aucune signification au point de vue ethnique. Quand, par exemple, au début du XVIII^e siècle, les poètes allemands répétaient ce motif : « Où est la patrie de l'Allemand ? Partout où résonne la langue allemande », ils énonçaient une absurdité scientifique.

(2) L'instituteur, exclusivement chargé d'enseigner le français, ne doit pas dépasser les limites de sa fonction et faire la guerre aux patois. Dès que l'intellectualité des écoliers sera plus élevée, on pourra, sans danger, passer à l'enseignement simultané de la langue officielle et du dialecte régional. Par comparaison, on les connaîtra mieux l'une et l'autre.

nord, le wallon (Nord, Aisne, Ardennes), et le flamand (1) (arrondissements de Dunkerque et de Hazebrouck) prolongent les dialectes de la Belgique actuelle (2), des Pays-Bas et de l'Allemagne occidentale. A l'ouest, notre Bretagne conserve ses patois gallots et bas-bretons, parents des langues celtiques parlées encore dans une partie des pays gaulois du Royaume-Uni.

Ces idiomes de nos frontières sont, pour ainsi dire, nos tentacules ethniques. Saisi par eux, l'immigré se déplacera sans se dépayser. Puis, plus tard, sollicité dans sa marche vers l'intérieur, par l'existence des dialectes voisins de ceux des lieux de son premier établissement, il se fondra et se nationalisera complètement.

Ainsi, sans infuser un sang étranger à la race conservée avec toutes ses qualités, avec toutes ses aptitudes, on augmente le nombre des Français, on conserve, à la France, le taux d'énergie nécessaire, pour assurer dans le monde, en faveur de tous les peuples, le progrès de la conscience humaine et de la liberté.

Et ce n'est pas là, on en conviendra, une négligeable utilité sociale des dialectes régionaux.

Edmond LAGARDE,

Avocat à la Cour d'Appel de Montpellier.

(1) Le wallon est un dialecte roman de langue d'oïl. Le flamand se rattache au groupe des idiomes germaniques.

(2) La Belgique se trouve, en ce moment, divisée par une assez âpre rivalité de langues. Les Wallons luttent pour la suprématie officielle du français contre les prétentions du dialecte bas-franconien (probablement dérivé de l'idiome des anciens Francs), employé par les flamands.

Que les Belges fassent, chez eux, ce que nous demandons ici : laisser au français sa destination officielle, tout en veillant, par l'instruction scolaire, à la perpétuité des dialectes régionaux respectifs : Wallon et Flamand. Cette tolérance philologique est commandée par l'identité ethnique des adversaires. Si la plupart des tribus gauloises adoptèrent le latin, si un certain nombre empruntèrent des idiomes germaniques (nord de la Belgique, sud de la Hollande, rive gauche du Rhin et Suisse orientale) par suite de circonstances géographiques ou historiques, ces accidents ne peuvent faire oublier la communauté de race.



Epistola al Rei

Després d'haver sigut robat per un vailet



Traduït de Climent Marot.

Veritat és, mai ens vé l'Infortuna
a soles ; sempre a remolc ne porta una,
dos, o tres més. Prou la sab, Senyor rei,
el gran cor de Vosté l'humana llei.
I jo, boi sent de naixensa mesquina,
la proba 'n sóc. Si això no l'amoïna,
vaig a contar-li-ho tot, sense vergonya.
— Doncs me servia un vailet de Gasconya,
mentider, renegaire, borratxot,
llèpol, trampista al joc, i lladregot,
tres llegendes lluny fent olor de patíbol,
amb tot i això minyó gens anyorivol.
¿ Mon brau vailet no va saber un die
que d'una inflor ma butxaca patia,
sent l'encausa Vosté d'aqueix abcès ?
Ell que salta del llit, sèns llum encès,
dret va al tresor, ne buida ma butxaca
de cap a baix i dins la seua ho ensaca.
; Mal no hi hagués algú per demanar
al companyó si 'm pensava tornar
el capital, si cas, amb cinc per cent !
Lo que és que judicà no era decent
sols diners pendre ; i aixís decop em furta
berret, calces i bragues, capa curta,
capa llarga i perpunt ; au ! s'enllesteix
triant tot lo més guapo, i se 'm vesteix
igual que fós ell l'amo, amb tanta manya

que, al clar del sol, el més espert s'hi enganya.
Què més diré? Tot flambant, de ma alcoba
vers l'establa s'en va, dos poltres troba,
deixa 'l pitjor, més sobre 'l millor salta,
i cames ajudeu! En breu, ni falta,
ni mancament va fer aqueix pillart
sinó, al partir, de dir-me « Déu-vos guard! »
— Així, a cavall, com un Sant Jordi, vola
el dit vailet, fent-li un poc pessigola
la gargamella; entretant, son senyò,
bolsa-lleuger, roncava a plé canyó.
Més el roncaire, en la maldat que conto,
era jo, Senyor rei, jo que tot tonto
me vaig trobà al matí, ma vestidura
de festa enduta, amb ma cavalcadura;
els diners, sols, no 'm va sorprendre gens
lo perdre 'ls, car ells són d'aqueixos bens
que fatalment escauen a qui 'ls trapa
o també a qui més llarga té la grapa.
— Poc temps després d'eixa cruel dissort
soptat m'arriba altre dany, i tant fort
aquest nou mal m'ha escomès i m'aferra
que prompte iré rimar a sota terra.
N'és una infermitat molt llarga i greu,
que en nou mesos m'ha fet, arreu-arreu,
cos i cames pesucs, i que mai fina,
tant que he casi oblidat com se camina....
De poc en poc, del pobre ser migrat
del qual parlo tot briu s'ha retirat;
sol, mon esprit s'entoçudeix a viure
i, boi plorant, s'esforça per fer riure.
Sent així fet, sempre tinc per mos volts
dos o tres metges, que 'm palpen el pols,

i 'm desfilen arenga sobre arenga,
mentre, 'ls ulls clucs, jo 'ls vaig tirant la llenga.
Lo qu'ha conclòs llur consulta darrera
és que 'l meu mal cap a la primavera
se fondrà : a part que, flac fòra de mida,
no hagi de veure la nova florida,
mort dès l'hivern ; hasta diuen, potser
me vingui encara més d'hora el fosser
i, ans que caigui la fulla a la tardò,
parteixi, al temps dels raïms (Déu me perdó !)
— Així estic, fa tres quarts d'un any. Repari
doncs, Senyor rei, quin serà mon desvari !
que, trist de mi, l'esquifidet cabal
que 'l lladre 'm va deixà, ha passat per alt
en potingues, xarops i tot. No obstant això,
per súpliques ploroses no vaig jo,
com tanta gent que pel món se passeja
i a qualsevol que encontri mendiqueja,
pensant no més a arrapar sou i sou.
Rés, tant com demanar, ara m'escou ;
no vull mai pus vostre bon cor provar.
Això sí, m'he resolt a manllevar ;
i si Vosté... Lo manllevar és cosa,
natural ; els diners fan tanta nosa !...
si sóc bon deutor, jo, prompte Vosté
pot jutjar-ne. Se sab que davantè
l'acreedor va sempre, i 'l gest comença.
Jo 'l pagaré, a Vosté, més que no ho pensa ;
car de tornar els sous. a mi no 'm raca,
i ho torno tot, hasta mitja patraca.
Miri, faig, Senyor rei, un pagaré
com sol fer-s'en per qui no és usurè ;
diu eix paper que'ls sous Li tornaran

quan els homes feliços tots seran,
o, si s'estima més, advindrà això
quan finirà Sa gl'oria i Sa llaó.
Si tém Vosté me s'aclapi l'esquena,
m'aidaran els dos prínceps de Lorrena,
que són de pes, vritat ? Eixa aliança
pot donar, Senyor rei, bastant fiança.
— De sobres sé, no us privarà 'l dormí
la por que amb els diners passi camí :
més és bo sempre assegurar un crèdit.
Tot stipulat així, li serà el rèdit
tant cert, que 'm mori al cap d'un o dos anys
o que, ditxós, visqui encara anys i panys.
Pensi-ho doncs, Senyor rei ; si té 'l voler
de fiar-me algun sou, farà-m gran pler ;
car de bastir acabo per Marot,
i 'm costa això moneda a bell pilot,
i per Climent també he gastat més d'una
dobleta ; i, si no's cuida, tot va en runa.
Lo que dictà esta carta, és eix cuidado ;
aquí està tot. Dispensi 'm per l'enfado,
però, amb reforç de talent i magí,
inflant ma veu, tres mots vaig a afegí,
dient : « Oh Rei, devot a les nou Muses,
Rei en qui són totes ciencies infuses,
Rei més que Mars de gloria coronat,
Rei el més rei que mai hagi regnat,
; Li dongui Déu poderós governança
su 'l món sencer, enllà i ençà de França,
fent la ditxa de tots, gran i petit,
i al cim posant-lo, com a digne ! — He dit.



MAI



1097. — Gérard, fils de Guislabert, Comte de Roussillon, arrive devant Nice, avec une partie de l'armée du Comte de Toulouse.

1258. — Traité de Corbeil, entre Jacques 1^{er} d'Aragon et le roi de France Louis IX... Ce dernier cède ses droits sur diverses terres, entre autres le Roussillon; Jacques 1^{er} fait, en échange abandon sur les pays du Carcassés, Rasés, Lauragais, Termenois.

1362. — L'Infant de Mallorque s'évade du Château-Neuf de Barcelone où Pierre IV le retenait prisonnier.

1453. — Les Turcs, avec Mahomet II, entrent le 29 à Constantinople. De tous les chrétiens d'Occident 4.000 seulement, dont 1.500 Aragonais et Roussillonnais contribuèrent à défendre cette ville. R. d'Ortaffá continue à tenir la campagne pendant un an en Albanie.

1462. — Jean II d'Aragon, en lutte contre les Catalans révoltés a recours à Louis XI. Celui-ci lui promet 400 « lances », moyennant cent mille écus d'or, et lui envoie... 30.000 hommes, pour les fins que l'on connaît.

1662. — Françoise de Foix et Béarn est torturée et décapitée à Perpignan. (Meurtre de San-Dionis soupçonné d'avoir dénoncé une conspiration ayant pour but d'enlever le Roussillon à la France.



JUIN



1344. — Le roi d'Aragon Pierre IV, accorde aux habitants de Collioure rémission entière des peines encourues pour tous les actes commis contre lui (Mallorca contre Aragon).

1339. — Jacques III de Mallorca ordonne au fisc de rendre au contribuable ce qu'il a perçu en trop en recevant des monnaies d'or à un taux inférieur à leur valeur réelle.

1412. — Le 14 juin, l'assemblée de Caspe décide que Ferdinand de Castille est roi légitime d'Aragon.

1473. — Dulau et le Sénéchal de Beaucaire (à Louis XI) sont faits prisonniers au cours d'une sortie des Perpignanais assiégés. L'armée française est rejetée sur Salces.

1474. — L'armée de Louis XI s'entretient la main, pendant tout le mois de juin, en brûlant les récoltes, coupant les oliviers, arrachant les vignes.

1494. — César de Borgia est nommé abbé de Saint-Michel de Cuxà par son père Alexandre VI. Il fut aussi, vers la même époque (jusqu'en 1499) évêque d'Elne, sans toutefois recevoir la consécration.



LIVRES & REVUES



Le Premier Acte de la Révolution française à Perpignan

Sous ce titre, M. D. Garrigue, instituteur, vient de faire paraître une plaquette qui sera certainement bien accueillie par tous les Roussillonnais qu'intéressent les questions d'histoire locale. Elle sera surtout utile aux instituteurs qui pourront en tirer profit pour l'application de la Circulaire ministérielle de 25 février 1910 relative à l'Enseignement de l'Histoire locale dans les Écoles primaires.

Dans cette plaquette, M. Garrigue, analyse, en les groupant par ordre d'idées générales, les articles du Cahier de doléances rédigé à Perpignan par le peuple du Roussillon. On y trouve en germe tous les principes qui constituent le fonds de la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen élaborée quatre mois plus tard par l'Assemblée Nationale.

Ce document est de la plus grande importance pour l'histoire du peuple roussillonnais. Nous en recommandons la lecture à ceux qui, sans parti pris, cherchent à connaître l'esprit véritable dans lequel fut entreprise la Révolution française et nous adressons à l'auteur nos remerciements et nos félicitations pour son œuvre de vulgarisation historique. L. P.

Comet, éditeur, Perpignan. Prix : 0 fr. 25.



La Mare-Terra

Notre excellent confrère, M. Paul Bergue, dont nos lecteurs ont pu apprécier la compétence, vient de publier sous ce titre, un nouveau volume de poésies catalanes qui sera goûté non seulement par les Roussillonnais, mais encore par les amateurs de bonne littérature « de l'altra banda del Pirineu ».

Toutes nos félicitations au catalaniste éminent qu'est M. Paul Bergue. Comet, éditeur, Perpignan. Prix : 2 fr. ; 2 fr. 25 par la poste.

Les Catalanismes à l'école



(Suite et Fin)

62. — *Substitution de l'article simple LES à l'article contracté AUX.*
— Le berger va ouvrir les moutons pour les mener au pâturage.
(Sujet C, Louis D.).

C'est encore la confusion de *els*, *les*, et de *als*, *aux*, qui a induit en erreur l'élève Louis D. Celui-ci n'a certainement pas voulu dire ouvrir LES moutons mais bien : ouvrir AUX moutons en sous-entendant les mots : *la porte*.

63. — *Substitution de la forme incorrecte MAINTS DE à l'adjectif MAINTES.* — Il faudrait le voir sauter sur mon oncle en lui passant maints de fois la langue sur ses mains (Sujet C, élève Sébastien A.).

Ici il fallait employer l'adjectif *maintes* qui signifie plusieurs. Si l'élève Sébastien A. a écrit *maints de*, c'est parce qu'il a pensé en catalan : *un mont de* qui signifie un grand nombre de, ou encore à la locution : *a molta* qui signifie beaucoup.

64. — *Substitution des adjectifs possessifs SA et SES aux adjectifs possessifs LEUR et LEURS.* — Elle ne met jamais les choses à sa place et puis elle doit les chercher. (Sujet B, Marguerite T.).

D'autres donnaient des ruades à ceux qui étaient à ses côtés.
(Sujet D, Charles C.).

En catalan, comme d'ailleurs dans les autres idiomes d'oc, l'adjectif possessif *leur* n'est jamais employé par le peuple. Les bons auteurs eux-mêmes le remplacent quelquefois par *son*, *sa*, *ses*.

Ex. : Els aucellets cerquen la teulada d'unes quantes fulles pera abrigar de la pluja *ses* vestits de ploma y de la pedregada *ses* aixerits caparrons de músichs silvestres. Verdaguer, *Excursions*.

La candidate ayant pensé en catalan, a suivi les règles de la langue catalane.

65. — *Substitution du pronom personnel catalan NE au pronom personnel français EN.* — On voyait venir de loin beaucoup de chevaux. Il n'y avait beaucoup qui attendaient. (Sujet D, François D.).

Le pronom personnel *en* correspond au pronom catalan *ne*. Ainsi pour traduire : j'en veux, tu en manges, il en boit, il en faut, etc., on dit : *ne vull, ne menjes, ne beu, ne cal*.

Devant une voyelle on élide l'e de *ne* : *n'hi ha*, il y en a ; *n'hi havia*, il y en avait.

On comprend dès lors que l'élève François D. ait écrit : *il n'y avait pour : il y en avait*.

66. — *Substitution du pronom relatif DONT au pronom relatif qui et POUR LEQUEL*. — J'ai reçu votre lettre *dont* elle m'a fait grand plaisir. (Sujet A, Paul M.).

J'ai obtenu ce succès *dont* je travaillais depuis longtemps. (Sujet A, Philomène D.).

On doit dire : votre lettre *qui* m'a fait grand plaisir et : ce succès *pour lequel* je travaillais.

Nous avons vu plus haut que le pronom relatif *dont* n'existe pas en catalan et que son emploi en français est très difficile, précisément à cause de cela.

67. — *Substitution du pronom relatif où au pronom relatif qui*. — Elles emmènent très souvent leurs petites filles pour se faire aider à porter le panier *où* il contient le déjeuner. (Sujet E, Marie S.).

La candidate Marie S. a sûrement pensé : *abont tenen l'esmorzar* et elle a traduit *tenir* (avoir) par *contenir*. Il n'était pourtant pas difficile de construire cette phrase avec le pronom relatif *qui* : le panier *qui* contient le déjeuner.

68. — *Substitution du verbe incorrect APPOINTER au verbe français PRÉPARER et de l'adjectif possessif LEURS à l'adjectif possessif SES*. — Le matin, à six heures, la commission *appointait* leurs affaires. (Sujet D, Jérôme P.).

En catalan, *apuntar* signifie préparer. C'est là la cause de l'erreur. Quant à l'adjectif possessif *leurs*, s'il a été employé à la place de *ses*, c'est que l'élève a vu dans le mot commission un nom collectif et que l'idée du pluriel lui est aussitôt venue à l'esprit.

69. — *Substitution du verbe CRIER au verbe APPELER*. — De temps en temps le berger le *criait* pour lui donner un morceau de pain. (Sujet C, François J.).

En catalan, *cridar* signifie à la fois crier et appeler. Ici le candidat François J. a voulu dire : le berger l'appelait.

70. — *Substitution d'un infinitif précédé de SANS au participe passé*

précédé d'un préfixe privatif. — Elle a ses souliers *sans* boutonner (Sujet B, Anna B.).

Il était plus facile d'écrire : elle a ses souliers *déboutonnés*. Mais en catalan on préfère employer *sans* pour indiquer le contraire. Ainsi on dit : *linch el meu treball sense fer* alors qu'en français il faut dire : je n'ai pas fait mon travail.

71. — *Substitution de la forme catalane IL FAIT à la forme française IL Y A.* — Je viens de passer le certificat d'études primaires *il fait* à peine huit jours. (Sujet A, Dolorès E.).

En catalan, on dit : *fa vuit dies, fa tres anys* pour : il y a huit jours, il y a trois ans. La traduction littérale constitue donc un catalanisme sur lequel il faut attirer l'attention des élèves.

72. — *Substitution de la locution catalane FAIRE LE PLUS BESOIN à la locution française ÊTRE LE PLUS UTILE.* — Car c'est ce qui *fait le plus besoin* à une jeune fille. (Sujet A, Marie G.).

En catalan l'expression *fer menester* signifie être utile. On ne peut pas traduire par : faire besoin.

73. — *Substitution de la préposition DE à la préposition PAR.* — Lorsque tous les propriétaires furent rendus sur les lieux, un militaire prit une feuille et les appela chacun *de* son nom (Sujet D, Emile V.).

On doit dire : appeler *par* son nom. L'emploi incorrect de la préposition *de* provient de ce que, en catalan, on peut dire : *les va cridar, cadabú del seu nom*.

74. — *Substitution de la préposition AVEC à la préposition à.* — Chaque fois que je verrai ce souvenir je penserai *avec* mon oncle (Sujet A, Conception E.).

En catalan, on dit : *pensaré amb el meu oncle*. Mais en français on doit dire : je penserai *à* mon oncle.

75. — *Substitution de la locution conjonctive incorrecte DU TEMPS QUE à la locution PENDANT QUE.* — Il garde le troupeau *du temps que* le berger dort. (Sujet C, Louis D.).

Del temps que 'l pastor dorm ne doit pas être traduit par : *du temps que* le berger dort, mais bien par : *pendant que*. D'ailleurs, en bon catalan, il est préférable de dire : *mentres que* correspondant à *pendant que*.

76. — *Substitution de la locution adverbiale incorrecte IL Y A DES FOIS à l'adverbe QUELQUEFOIS.* — Je voudrais posséder ce livre

parce qu'à l'école il y a des fois que je suis embarrassée pour comprendre le sens de quelques mots. (Sujet A, Henriette S.).

On doit dire : à l'école je suis quelquefois embarrassée... et non : il y a des fois que je suis embarrassée. Cette faute provient de ce que, en catalan, on dit : *de vegades* (littéralement : des fois).

INTERVERSION DE MOTS

77. — *Interversion d'un nom et d'un participe.* — Elle va en classe sans avoir les devoirs faits. (Sujet B, Eugénie C.).

On doit dire : sans avoir fait les devoirs et non : sans avoir les devoirs faits. Cette faute provient de ce que, en catalan, on dit : *tinch el dever fet*, *tinch el dever sense fer*, de préférence à : *som fet el dever*, *som pas fet el dever*. (Voir n° 70).

78. — *Interversion d'un pronom et d'un nom.* — Moi et tous mes camarades nous sortions de l'école (Sujet D, Charles C.).

En catalan, on dit couramment : *jo y 'ls meus companys*, au lieu de : *els meus companys y jo* ; témoin la chanson populaire :

Serem tres que ballarem :
Jo y mon pare y lo xirment.

En français, il est d'usage de se citer le dernier par politesse. On doit donc dire : Tous mes camarades et moi, nous sortions de l'école.

79. — *Interversion d'un pronom et d'un verbe.* — Vous me dites que vous me voulez faire un cadeau. (Sujet A, Jean S.).

De temps en temps il se venait frotter contre son maître. (Sujet C, Aimé P.).

En catalan, comme d'ailleurs en vieux français, on fait passer le pronom complément indirect immédiatement après le pronom sujet.

Ex. : (Jo) vos vull donar alguna cosa.
Au lieu de : (Jo) vull vos donar... (1)
Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Au lieu de : Je veux vous mettre...

LA FONTAINE, *Le Savetier et le Financier*.

(1) On dit : *donar vos* ou *darvos* en Catalogne, comme d'ailleurs autrefois en Roussillon :

Ex. : A la vostra porta sem
Sols per darvos alegria. (Goigs dels Ous).

80. — *Interversion d'un verbe et d'un pronom.* — Le vétérinaire demandait au propriétaire l'âge de sa bête et comme s'appelait-elle (Sujet D, Charles C.).

En catalan, on répète souvent le pronom sujet :

Ex. : *Que vols, tu ?* Que veux-tu, toi ?

Com se diu, ell ? Comment s'appelle-t-il, lui ?

Dans le cas qui nous occupe l'élève Charles C. a pensé : *y com se deya ella* et il a traduit : et comme s'appelait-elle au lieu de : et comment elle s'appelait. A remarquer aussi que le mot catalan *com* peut prêter à confusion puisqu'il signifie à la fois *comme* et *comment*.

Ex. : *Com vols que t'ho digui ?* Comment veux-tu que je te le dise ?

Com voldrás. Comme tu voudras.



Après avoir signalé les catalanismes dans les cours préparant au certificat d'études, puis dans les devoirs remis à l'examen même, nous allons voir qu'un certain nombre de ces catalanismes persistent dans les cours complémentaires et dans les écoles primaires supérieures.

Grâce à l'obligeance de M. l'Inspecteur d'Académie qui a bien voulu nous y autoriser, nous avons compulsé les devoirs de français remis par les candidats (garçons et filles) à la dernière session (1912) du brevet élémentaire et nous avons pu constater que le catalan y exerce encore ses ravages alors qu'avec la méthode de traduction il aurait pu y apporter ses bienfaits.

Voici les sujets donnés :

Sujet A (garçons) Racontez le trait de bonté le plus touchant que vous connaissiez, en donnant les raisons de votre choix et de votre admiration.

Sujet B (filles). — Racontez la fable *L'hirondelle et les petits oiseaux*, de la Fontaine, en substituant des personnages aux animaux.

Et voici quelques catalanismes trouvés dans les devoirs :

SUJET A (garçons).

81. — Où trouverez-vous d'exemples de bonté plus touchants ?

82. — Monsieur, cet enfant qui me bat est mon frère. Je ne puis *me rendre*, car il est plus jeune et moins fort que moi.

83. — Je lui conseillai de jeter son bâton et d'être plus humain et *plus bon* envers son généreux frère.

84. — La triste nouvelle *se sut* bientôt dans tout le pays.

85. — L'homme *partait* quotidiennement au travail.

86. — Le jour baisse rapidement et le pêcheur *n'a pas encore rentré*.

87. — Ce trait de bonté *me sera* toujours présent.

SUJET B (filles).

88. — Ne *sont-ils* pas eux qui, comme la prévoyante hirondelle, nous ont renseignés déjà dans notre enfance ?

89. — *On voit* le mal *que* lorsqu'il nous aveugle.

90. — Voilà qu'à présent le journal *porte écrit* la date de l'examen.

91. — *Nous nous apercevons* du mal *que* lorsqu'il est venu.

92. — Quel déshonneur pour moi, pauvre vieux, *que* tout le monde, sauf mes fils, respecte *mes* cheveux blancs !

93. — Près du lieu où il travaillait se trouvait un grand chêne où *chaque midi* il allait faire sa sieste.

94. — Il faut, dit-il, écouter les conseils *des plus âgés* que nous.

95. — Une hirondelle... vit dans un champ des oisillons qui picotaient les grains *qui avaient* tombé sur le sol.

96. — Bah ! lui répondaient toutes les voix, *d'ici que* la planche se brisera...

97. — Ainsi donc, *encore qu'il en est temps*, travaille.

98. — L'institutrice la connaissait *de petite*.

99. — Le vieillard *n'avait pas encore* venu.

100. — Il était tellement méchant que personne ne pouvait le sentir.

CONCLUSION

Comme on peut s'en rendre compte par les nombreux extraits que nous venons de donner, rien n'est plus désagréable que de lire du français pensé en une autre langue.

A titre de curiosité, et pour conclure, nous croyons utile de reproduire ici la lettre qu'un Allemand peu familiarisé avec la langue française nous adressait il y a quelques mois à peine.

Cette lettre est comparable à certains devoirs qui sont passés sous nos yeux au cours de notre enquête. Nous la transcrivons textuellement :

Cher ami,

Malgré je n'ais pas encore reçu la lettre promise je prends la plume de nouveau pour vous envoyer ces lignes. A la tête je me permets vous étendre dessous une prière. Car mon salaire n'est pas très haut et il me manque souvent de l'argent suffisant.

De ce motif je cherche d'occupation spirituel m'apportant d'argent et des progrès dans mes connaissances.

Une occupation qui vaut la peine est de faire le métier d'auteur. De ce métier j'ai déjà gagné une belle somme ainsi par faire des versions de la langue française en Allemagne. Je risque maintenant, cher ami, de vous prier la suivante. Me veuillez-vous procurer un ou deux pièces de théâtre nouveau de contenu gaie, ça veut dire un sur laquelle on doit rire si on le voit dans le théâtre et qui contient des traits d'esprit. L'autre peut être une tragédie ou une drame,

Quant à longueur des pièces d'un ou deux actes sont les plus meilleurs mais de plus longues feront aussi le service, s'ils sont beaux.

Et si vous pouvez recevoir (sic) un livre avec de petites comtes et nouvelles pour publier au feuilleton des journaux je vous aurais très reconnaissant. Les frais je vous enverrais par un mandat ou suivant votre vœux.

Si vous voulez faire un œuvre de l'amour du prochain m'envoyez la demandée de suite, pourque je l'aie à samedi ou dimanche car j'ai besoin de travail et de l'argent.

Je vous prie encore de tout mon cœur, cher ami, me faites cette plaisir et ne m'abandonnez pas.

En comptant sur votre aide et vous promettant bientôt une belle lettre je vous serre cordialement la main et vous envoie mes sincères salutations ».

Voilà donc comment on écrit en français lorsqu'on pense en une autre langue. Mais, dira-t-on, comment se fait-il que certains étrangers écrivent en un français très pur ? C'est parce que ces étrangers ont fait de nombreux exercices de traduction et que, sans cesse préoccupés de la comparaison de leur langue avec la nôtre, ils sont arrivés à connaître le secret de l'expression française. A partir de ce moment, ils ont pu penser en notre langue et ils l'ont fait chaque fois qu'ils ont voulu écrire en français.

Pourquoi ne pas faire de même avec nos élèves ? Pourquoi, puisqu'ils pensent en catalan, ne les exercerions-nous pas à traduire leur langue en français ? et pourquoi ne les amènerions-

nous pas, petit à petit, à penser en français? Car toute la question est là, et l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que pour parler une langue et surtout pour l'écrire, il est indispensable de penser en cette langue.

Malgré son contact permanent avec la langue française, la langue catalane s'obstine à ne pas mourir et il faut croire qu'elle résonnera longtemps encore dans ce petit coin de terre bien française qu'est le Roussillon catalan. Reconnaissons donc qu'il n'est pas possible aux Roussillonnais de penser en français et donnons-leur-en le moyen, non pas en essayant de proscrire leur langue, ce qui serait une véritable folie digne de l'empereur Guillaume, mais au contraire en les habituant, dès l'école, à se servir de cette langue pour la comparer avec notre belle langue française, qu'il s'agit de leur bien enseigner.

C'est ce que nous avons essayé de démontrer dans cette étude, trop longue peut-être et bien ennuyeuse, mais qui, selon nous, a un mérite : celui de prouver par des exemples que la proscription du catalan (une proscription de trois siècles !...) n'a pas fait faire un grand pas à l'enseignement du français dans les écoles du Roussillon.

LOUIS PASTRE.

Erratum

Au numéro 44, nous avons omis une ligne :

Pendant l'été, il m'a fait des fruits (Sujet C, élève N. M.).

Souscription pour le monument à Jacinto Verdaguer



REPORT PRÉCÉDENT.....	168 fr. 50
Paul Berga, à Hué (Annam).....	5 fr.
R. de Lacvivier, à Elne.....	3 fr.
Pomès Antoine, éditeur de musique à Perpignan..	5 fr.
Sarrieu, félibre majoral, à Auch (Gers).....	5 fr.
TOTAL A CE JOUR.....	186 fr. 50

Le Trésorier : J. DELPONT.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.



06 (46.74) Rev

Orthographe et Prononciation du Catalan



A la demande d'un certain nombre de lecteurs nous rappelons ci-dessous les principales règles de l'orthographe et de la prononciation catalanes : N.D.L.R.

- a* tonique se prononce comme *a* français. Ex : *mar*.
a sourd se prononce comme *eu* français. Ex : *dona* (pr : dôneu).
e tonique se prononce comme *é* français. Ex. : *ribera* (pr : ribèreu).
e sourd se prononce comme *eu* français. Ex. : *mare* (pr : mæreu).
o tonique se prononce comme *o* français. Ex. : *rosa* (pr : rôseu).
o sourd se prononce comme *ou* français. Ex. : *dormir* (pr : दौरmi).
u se prononce toujours comme *ou* français. Ex. : *coure* (pr : côoure).
i se prononce toujours comme *i* français. Mais il ne se fait pas entendre dans les finales en *aig*, *eig*, *oig*, *uig* où le *g* prend le son de *tg* ou *tj*.
b et *g* se prononcent comme *bb* et *gg* lorsqu'ils sont précédés d'une voyelle et suivis de *l*. Ex. : *cobla*, *regla* (pr : còbbleu, réggleu).
ll correspond à *ill* français dans *bataille*. Mais dans les mots où la *ll* catalane n'a pas le son de *ill* français comme dans *illustre* on sépare les deux *l* par une apostrophe. Ex. : *il'lustre*.
r se prononce comme en français, mais il ne se fait jamais entendre à l'infinitif des verbes. Ex. : *morir*, mourir, se prononce *mouri*. Cependant il faut supprimer cette lettre à l'infinitif de quelques verbes tels que *viure*, vivre ; *veure*, voir ; *creure*, croire ; *beure*, boire, que l'on ne doit pas écrire : *viurer*, *veurer*, *creurer*, *beurer*.
v se prononce toujours comme *b*. Aussi n'est-il pas rare de trouver indifféremment l'une ou l'autre de ces consonnes dans certains mots tels que *ribera*, *rivera* ; *traball*, travail, etc.
ny correspond au *gn* français. Ex. : *Perpinyà*, Perpignan. En catalan, *g* et *n* se prononcent toujours séparément. Ex. : *ignorant* se prononce *ig-norant*.
x se prononce comme *ch* français. Ex. : *xiular*, siffler. Mais on le prononce aussi *cs* et *gz* dans certains mots, comme : *excavació*, examen.
el et *al* ne doivent pas être confondus. Ex. : *el pare* es *al* llit, le père est au lit (pr. : *eul* pare es *eul* llit).
Certains auteurs écrivaient les pluriels en *as* : *la taula*, les *taulas*. Mais l'institut d'estudis catalans a décidé que l'on écrirait avec *es* (et non avec *a*) la terminaison du pluriel des noms en *a* et les terminaisons en *s*, *n*, *m* et *u* des temps des verbes où la troisième personne du singulier se termine par un *a*.

Ex. : *taula*, *taulés* ; *força*, forces, etc. — *pensa* : *penses*, *pensen* — *trenca* : *trenques*, *trenquen* — *prega* : *pregues*, *preguen* — *pensava* : *pensaves*, *pensaven*, *pensàvem*, *pensàveu* — *dormia* : *dormies*, *dormien*, *dormíem*, *dormíeu* — *faria* : *faries*, *farien*, *fariem*, *fariéu*.

LOUIS PASTRE.

BIBLIOTHÈQUE CATALANE

S'adresser au Secrétariat de la "Revue", 8, rue St-Dominique, Perpignan.

La Mare-Terra, poésies roussillounaises, par P. BERGA,
élégant volume in-16 jésus, papier vergé, 2 fr.

L'Idée régionaliste, par J. AMADE, 2 fr. 50.

Roses y Xiprers, poésies roussillonnaises, par J. PONS,
élégant volume in-16 jésus, papier vergé, 2 fr.

Botanique catalane pratique, par L. CONILL,
instituteur à Sournia, Franco, 4 fr. 25.

Les Fables de Lafontaine, traduction catalane de
M. Paul BERGUE, élégant volume in-16 jésus, papier vergé, 2 fr.

Anthologie Catalane (1^{re} Série : Les poètes roussillonnais)
avec introduction, traduction française, notices bibliographiques et
notes, par J. AMADE.

Contes Vallespirenchs « replegats per En Mir y
Nontoquis » et publiés par Mossen Estève CASEPONCE.

La Guida y'n Sazo, par J. SANYAS.

Le Catalan à l'Ecole, par L. PASTRE.

Les Goigs, par l'abbé J. BONAFONT.

Littérature Méridionale, par J. AMADE.

¡Visca Rossello! Cantate catalane, avec traduction fran-
çaise, par M. le D^r BOIX, 1 franc.

L'Arlesiana, traduction catalane de M. G. VIOLET, élégant
volume in-16 jésus, papier, vergé, couvertures modernes, 2 fr.